# L’école des femmes

# André Gide

À EDMOND JALOUX

en amical souvenir de nos conversations de 1896.

1er août 1928.

Monsieur,

Après bien des hésitations, je me décide à vous envoyer ces cahiers, copie dactylographiée du Journal que m’a laissé ma mère. Elle mourut le 12 octobre 1916 à l’hôpital X…, où depuis cinq mois elle donnait ses soins aux contagieux.

Je ne me suis permis d’y changer que les noms propres. Je vous laisse libre de publier ces pages si vous pensez que leur lecture puisse n’être pas sans profit pour quelques jeunes femmes. Dans ce cas, L’École des Femmes serait un titre qui me plairait assez, si vous n’estimez pas indécent de s’en servir après Molière. Il va sans dire que les mots « première partie, seconde partie, épilogue » sont rajoutés par moi.

Ne cherchez pas à me connaître et permettez-moi de ne pas signer cette lettre de mon vrai nom.

GENEVIÈVE D…

## 

## PREMIÈRE PARTIE

7 octobre 1894.

Mon ami,

Il me semble que c’est à toi que j’écris. Je n’ai jamais tenu de journal. Je n’ai même jamais rien su écrire que quelques lettres. Et je t’en écrirais sans doute si je ne te voyais pas tous les jours. Mais si je dois mourir la première (ce que je souhaite, car la vie sans toi ne me paraît plus qu’un désert), tu liras ces lignes ; il me semblera, te les laissant, te quitter un peu moins. Mais comment songer à la mort quand nous avons devant nous toute la vie ? Depuis que je te connais, c’est-à-dire depuis que je t’aime, la vie me paraît si belle, si utile, si précieuse que je n’en veux rien laisser perdre ; je sauverai dans ce cahier toutes les miettes de mon bonheur. Et que ferais-je chaque jour, après que tu m’as quittée, sinon revivre des instants écoulés trop vite, évoquer ta présence ? Avant de t’avoir rencontré je souffrais, je te l’ai dit, de sentir ma vie sans emploi. Rien ne me semblait plus vain que ces occupations mondaines où m’entraînaient mes parents et où je vois mes amies prendre tout leur plaisir. Une vie sans dévouement, sans but, ne pouvait pas me satisfaire. Tu sais que j’ai sérieusement songé à me faire garde-malades ou petite sœur des pauvres. Mes parents haussaient les épaules lorsque je leur parlais de cela. Ils avaient raison de penser que toutes ces velléités céderaient lorsque j’aurais rencontré celui dont mon âme pourrait s’éprendre. Pourquoi papa ne veut-il pas admettre aujourd’hui que celui-là, ce soit toi ? Tu vois comme j’écris mal. Cette phrase que j’écris en pleurant me semble affreuse. Aussi pourquoi l’ai-je relue ? Je ne sais si j’apprendrai jamais à bien écrire. En tout cas ce ne sera pas en m’appliquant.

Je disais donc qu’avant de t’avoir rencontré je cherchais un but à ma vie et maintenant tu es mon but, mon occupation, ma vie même et je ne cherche plus que toi. Je sais que c’est à travers toi, par toi, que je puis obtenir de moi le meilleur ; que tu dois me guider, me porter vers le beau, vers le bien, vers Dieu. Et je demande à Dieu de m’aider à vaincre la résistance de mon père ; et, comme pour la rendre plus efficace, j’écris ici ma fervente prière : Mon Dieu, ne me forcez pas à désobéir à papa. Vous savez que c’est Robert que j’aime, et que je ne pourrai jamais être qu’à lui.

À vrai dire, ce n’est que depuis hier que je comprends quel peut être le but de ma vie. Oui, ce n’est que depuis cette conversation, dans le jardin des Tuileries, où il m’a ouvert les yeux sur le rôle de la femme dans la vie des grands hommes. Je suis si ignorante que j’ai malheureusement oublié les exemples qu’il m’a donnés ; mais j’ai du moins retenu ceci : c’est que ma vie entière doit être désormais consacrée à lui permettre d’accomplir sa glorieuse destinée. Naturellement ce n’est pas là ce qu’il m’a dit, car il est modeste ; mais c’est ce que j’ai pensé, car je suis orgueilleuse pour lui. Je crois du reste que, malgré sa modestie, il a une conscience très nette de sa valeur. Il ne m’a pas caché qu’il était très ambitieux.

— Ce n’est pas que je tienne à parvenir, — m’a-t-il dit avec un sourire charmant ; — mais je tiens à faire réussir les idées que je représente.

J’aurais voulu que mon père pût l’entendre. Mais papa est si buté à l’égard de Robert qu’il aurait pu voir là ce qu’il appelle de… Non ! je ne veux pas même l’écrire. Comment ne comprend-il pas que par de telles paroles ce n’est pas à Robert qu’il fait du tort mais à lui ? Ce que j’aime en Robert précisément, c’est qu’il n’ait pas de complaisance envers lui-même, qu’il ne perde jamais de vue ce qu’il se doit. Près de lui il me semble que tous les autres ignorent ce que l’on peut vraiment appeler : dignité. Il ne tiendrait qu’à lui de m’en écraser mais, lorsque nous sommes seuls, il a souci de ne me la faire jamais sentir. Même je trouve que parfois il exagère un peu lorsque, par crainte que je ne me sente trop petite fille auprès de lui, il s’amuse à faire lui-même l’enfant. Comme je le lui reprochais hier, il a pris soudain un air très grave et a murmuré avec une sorte de nostalgie ravissante :

— L’homme n’est qu’un enfant vieilli, — en reposant sa tête sur mes genoux car il s’était assis à mes pieds.

Il serait vraiment lamentable que tant de mots charmants, si profonds parfois, si chargés de sens, soient perdus. Je me promets d’en noter ici le plus grand nombre possible. Il aura plaisir à les retrouver plus tard, j’en suis sûre.

C’est tout de suite après que nous avons eu l’idée du journal. Et je ne sais pourquoi je dis : nous. Cette idée, comme toutes les bonnes, c’est lui qui l’a eue. Bref, nous nous sommes promis d’écrire tous deux, c’est-à-dire chacun de notre côté, ce qu’il a appelé : notre histoire. Pour moi c’est facile car je n’existe que par lui. Mais quant à lui, je doute qu’il y parvienne, lors même que le temps ne lui manquerait pas. Et même je trouverais mauvais d’occuper par trop sa pensée. Je lui ai longuement dit que je comprenais qu’il avait sa carrière, sa pensée, sa vie publique, que ne devait pas se permettre d’encombrer mon amour ; et que, s’il devait être toute ma vie, je ne pouvais pas, je ne devais pas être toute la sienne. Je serais curieuse de savoir ce qu’il a noté de tout cela dans son journal ; mais nous avons fait un grand serment de ne pas nous le montrer l’un à l’autre.

— C’est à ce prix seulement qu’il peut être sincère, — m’a-t-il dit en m’embrassant, non pas sur le front mais exactement entre les yeux, comme il fait volontiers.

Par contre, nous sommes convenus que celui de nous deux qui mourrait le premier léguerait son journal à l’autre.

— C’est assez naturel, — ai-je dit un peu sottement.

— Non, non, — a-t-il repris sur un ton très grave. — Ce qu’il faut se promettre c’est de ne pas le détruire.

Tu souriais quand je disais que je ne saurais pas quoi y mettre, dans ce journal. Et en effet voici que j’en ai déjà rempli quatre pages. J’ai bien du mal à me retenir de les relire ; mais, si je les relisais, j’aurais plus de mal encore à me retenir de les déchirer. Ce qui m’étonne, c’est le plaisir que déjà je commence à y prendre.

12 octobre 1894.

Robert a été brusquement appelé à Perpignan auprès de sa mère dont il a reçu d’assez mauvaises nouvelles.

— J’espère que cela ne sera rien, — lui ai-je dit.

— On dit toujours cela, — a-t-il répliqué avec un grave sourire qui laissait voir combien au fond il était préoccupé. Et je m’en suis voulu tout aussitôt de ma phrase absurde.

S’il fallait enlever de ma vie tous les gestes, de ma conversation toutes les phrases, que je dis et que je fais par banalité, que resterait-il ? Et dire qu’il a fallu le contact d’un homme supérieur pour me faire m’en apercevoir ! Ce que j’admire en Robert, c’est précisément qu’il ne dit rien et ne fait rien comme n’importe qui ; et, avec cela, rien en lui de prétentieux, de recherché. J’ai longtemps cherché le mot qui convenait pour caractériser son aspect, ses vêtements, ses propos, ses gestes ; « original » est trop marqué ; « particulier »… « spécial »… Non ; c’est au mot « distingué » que je reviens ; et je voudrais qu’on n’eût employé ce mot pour nul autre. Cette extraordinaire distinction de tout son être et de ses manières, je pense qu’il ne la doit qu’à lui-même, car il m’a laissé entendre que sa famille était assez vulgaire. Il dit qu’il ne rougit pas de ses parents : mais ceci même laisse entendre qu’une nature moins droite et moins noble pourrait en rougir. Son père était, je crois, dans le commerce. Robert était très jeune encore quand il l’a perdu. Il n’en parle pas volontiers et je n’ose l’interroger. Je crois qu’il aime beaucoup sa mère.

— C’est d’elle seule que vous auriez raison d’être jalouse, m’a-t-il dit lorsque nous ne nous tutoyions pas encore. Il avait une sœur plus jeune que lui, qui est morte.

Je veux profiter de son absence et du temps qu’elle me laisse, pour conter ici comment nous nous sommes connus. Maman voulait m’entraîner chez les Darblez qui donnent un thé où l’on doit entendre un violoncelliste hongrois extrêmement remarquable, paraît-il ; mais j’ai prétexté une violente migraine pour qu’on me laisse tranquille et seule… avec Robert. Je ne comprends plus comment j’ai pu me laisser prendre si longtemps aux « plaisirs du monde », ou plutôt je ne comprends que trop que ce que j’en aimais c’était ce qui flattait ma vanité. À présent que je ne cherche plus que l’approbation de Robert, peu m’importe de plaire aux autres, ou c’est à cause de lui et pour le plaisir que je vois bien qu’il en éprouve. Mais, en ce temps si proche et qui me paraît déjà si lointain, quel prix n’attachais-je pas aux sourires, aux approbations, aux éloges, à l’envie même et à la jalousie de quelques compagnes après que, sur un second piano, j’eus (et assez brillamment, j’en conviens) tenu la partie de l’orchestre dans le cinquième concerto de Beethoven tandis que Rosita exécutait le solo ! Je faisais la modeste, mais combien j’étais flattée de recevoir plus de félicitations qu’elle ! « Rosita, ça n’a rien d’étonnant ; c’est une professionnelle ; mais Éveline… » Ceux qui applaudissaient le plus étaient des gens qui n’entendaient rien à la musique. Je le savais, mais acceptais leurs louanges dont j’aurais dû sourire… Je pensais même : « Après tout, ils ont plus de goût que je ne croyais. » C’est ainsi que je me prêtais à cette parade absurde… Si ; je vois bien l’amusement qu’on y peut prendre : c’est celui de la moquerie. Mais, dans une société, c’est toujours moi qui me parais le plus ridicule. Je sais que je ne suis ni très jolie ni très spirituelle, et ne comprends pas bien ce que Robert a pu trouver en moi qui méritât qu’il s’en éprenne. Je n’avais pour briller dans le monde d’autre ressource que mon passable talent de pianiste, et, depuis quelques jours, j’ai abandonné le piano, définitivement sans doute. À quoi bon ? Robert n’aime pas la musique. C’est le seul défaut que je lui connaisse. Mais, par contre, il s’intéresse si intelligemment à la peinture que je m’étonne qu’il n’en fasse pas lui-même. Comme je le lui disais, il a souri et m’a expliqué que lorsqu’on était « affligé » (c’est le terme dont il s’est servi) de dons trop divers, la grande difficulté était de ne pas accorder trop d’importance à ceux de ses dons qui méritaient le moins d’en avoir. Pour s’occuper vraiment de la peinture, il aurait dû sacrifier trop d’autres choses, et ce n’est pas en peignant, m’a-t-il dit, qu’il estimait pouvoir rendre le plus de services. Je crois qu’il veut faire de la politique, mais il ne me l’a pas dit expressément. Du reste, quoi que ce soit qu’il entreprenne, je suis certaine qu’il réussira. Et même ce qui pourrait m’attrister un peu, c’est de sentir qu’il a si peu besoin de mon aide pour réussir n’importe quoi. Mais il est si bon qu’il feint de ne pouvoir se passer de moi, et ce jeu m’est si doux que je m’y prête sans y croire.

Je me laisse entraîner à parler de moi, ce que je m’étais pourtant promis de ne pas faire. Combien l’abbé Bredel avait raison de nous mettre en garde contre les pièges de l’égoïsme qui sait prendre parfois, nous disait-il, le masque du dévouement et de l’amour. On aime à se dévouer, pour le plaisir de penser que l’on est utile, et l’on aime à l’entendre dire. Le parfait dévouement est celui qui ne serait connu que de Dieu et qui n’attendrait que de Lui le regard et la récompense. Mais je crois que rien n’enseigne mieux la modestie, que d’aimer quelqu’un de valeur. C’est auprès de Robert que je comprends le mieux ce qui me manque, et, le peu que je suis, je voudrais l’ajouter à lui… Mais j’étais partie pour raconter le début de notre histoire ; et d’abord, comment nous nous sommes rencontrés.

C’était il y a six mois et trois jours, le 9 avril 1894. Mes parents m’avaient promis un voyage en Italie pour fêter mon prix au Conservatoire ; la mort de mon oncle et les difficultés de sa succession, à cause des enfants mineurs, avaient retardé ce projet ; et déjà j’y avais renoncé, lorsque mon père, tout à coup, laissant à Paris maman avec ses petites-nièces, m’emmena passer les vacances de Pâques à Florence. Nous étions descendus à la pension Girard, que madame de T. avait eu raison de nous recommander. Les pensionnaires étaient tous « de bonne société », de sorte qu’il n’était pas désagréable de se trouver réunis à eux à la table commune. Trois Suédois, quatre Américains, deux Anglais, cinq Russes et un Suisse. Nous étions seuls Français avec Robert. On parlait toutes les langues ; mais surtout le français, à cause des Russes, du Suisse, de nous trois, et d’un Belge que j’oubliais. Aucun des convives n’était désagréable ; mais la distinction de Robert les éclipsait tous. Il était en face de mon père, qui se tient un peu sur la réserve et souvent n’est pas très aimable avec les gens qui ne sont pas de son milieu. Comme nous étions les derniers arrivés, il était assez naturel que nous ne nous mêlions pas aussitôt à la conversation. Pour moi, j’aurais bien voulu parler, mais il n’était pas décent que je me montre plus aimable que papa ; j’imitais donc sa réserve, et, comme j’étais assise à côté de lui, notre silence, dans l’animation générale, formait un petit îlot de froideur. L’amusant c’est que nous ne pouvions aller nulle part sans rencontrer quelques hôtes de la pension. Papa se voyait bien forcé de répondre à leurs saluts et à leurs sourires, et, quand nous nous mettions à table, tout le monde savait que nous revenions de Santa-Croce ou du Palais Pitti. — « C’est insupportable », disait papa ; mais tout de même sa glace fondait. Quant à Robert, nous le retrouvions partout. En entrant dans une église ou dans un musée, la première chose que l’on voyait c’était Robert. — « Allons bon ! Encore… », s’écriait papa. Et d’abord, pour ne pas nous gêner, Robert faisait semblant de ne pas nous voir, car il était bien trop fin pour ne pas comprendre que ces rencontres continuelles irritaient papa. Il attendait donc que papa consentît à le reconnaître et ne saluait jamais le premier, par discrétion, feignant d’être absorbé dans la contemplation d’un chef-d’œuvre. Et parfois le salut de papa se faisait attendre, car c’est vis-à-vis de Robert que papa affectait le plus de réserve. J’en étais même un peu gênée, car cette réserve était telle qu’elle frisait l’insolence, je puis bien le dire ; et il fallait tout le bon naturel de Robert pour ne point s’en formaliser. Mais, comme je ne pouvais m’empêcher de sourire, il comprenait qu’il n’y avait pas là de mauvais vouloir, de ma part du moins. J’avais même beaucoup de mal à ne pas sourire, d’autant plus que papa se montrait plus froid ; mais heureusement papa ne s’en rendait pas compte, car ceci se passait un peu derrière son dos. Robert avait le bon goût de ne pas montrer qu’il le voyait et de ne jamais m’adresser directement la parole, ce que papa aurait très mal pris. Je me reprochais un peu cette petite comédie qui déjà créait entre Robert et moi, à l’insu de papa, une muette correspondance. Mais quel moyen de l’éviter ?

Ce qui augmentait les réticences de papa, c’est que Robert « n’était pas dans ses idées ». Je n’ai jamais très bien compris quelles pouvaient être les idées de papa, car je n’entends rien à la politique, mais je sais que maman lui reproche ce qu’elle appelle son « matérialisme » et que papa n’aime pas beaucoup « les curés ». Quand j’étais plus jeune, je m’étonnais qu’il fût si bon, car il ne va jamais à la messe, et je ne crois pas très juste ce qu’il dit : que « la religion ne rend pas les gens meilleurs ». Maman trouve qu’il est « buté » ; mais je crois qu’il a meilleur cœur qu’elle, et quand ils discutent ensemble, ce qui n’arrive que trop souvent, maman lui parle d’un tel ton que c’est vers lui que va ma sympathie, même quand je ne puis lui donner raison. Il dit qu’il ne croit pas au Paradis ; mais l’abbé Bredel riposte qu’il sera bien forcé d’y croire quand il y sera, car il y ira tout droit et sera sauvé malgré lui. C’est ce que je crois de tout mon cœur.

Que c’est triste, ces divisions, dans des ménages aussi profondément unis que celui de mes parents ! et sur des points où, avec un peu de bonne volonté, il serait si facile de s’entendre ! En tout cas rien de pareil à craindre avec Robert, car je ne l’ai jamais vu entrer dans une église sans y prier et il n’a que des idées généreuses et nobles. Je ne puis croire que la Libre Parole soit un « mauvais journal », comme le dit papa, qui, lui, ne lit que le Temps ; et j’ai cru que cela allait se gâter, le second jour, à la pension Girard, quand Robert et papa se sont trouvés seuls en face l’un de l’autre dans le fumoir. La porte du salon était grande ouverte et je pouvais les voir, chacun dans un fauteuil avec son journal devant lui. Robert, après avoir parcouru le sien, a eu l’imprudence de le tendre à papa en lui disant quelques mots que je n’ai pu entendre ; mais papa est devenu si furieux qu’il a renversé sur son pantalon clair la tasse de café qu’il avait posée sur le bras de son fauteuil. Robert s’est beaucoup excusé, mais il n’y avait vraiment pas de sa faute. Et, tandis que papa s’épongeait avec son mouchoir, Robert, qui m’avait aperçue dans le salon, a dirigé vers moi une petite mimique très discrète mais très expressive où il exprimait ses regrets, si comiquement que je n’ai pu me retenir de rire et me suis vite détournée, car j’avais l’air de me moquer de papa.

Et voilà que, le sixième jour, papa a eu une crise de goutte… Oh ! c’est affreux de se réjouir de cela !… Et naturellement j’avais proposé de rester à la pension pour lui tenir compagnie et lui faire la lecture, mais il faisait très beau temps et c’est lui qui m’a forcée de sortir. Alors j’ai profité de son absence pour aller voir la chapelle des Espagnols, parce que lui n’aime pas beaucoup les primitifs. Et naturellement j’ai retrouvé Robert là-bas et je n’ai pas su faire autrement que de lui parler. Mais, après qu’il s’est étonné de me voir seule et enquis très poliment de la santé de papa, nous n’avons causé que de peinture. J’étais presque heureuse de mon ignorance car c’était une occasion pour lui de tout m’expliquer. Il avait avec lui un gros livre, mais n’a pas eu besoin de l’ouvrir car il sait par cœur le nom de tous ces vieux peintres. Je ne parvenais pas à partager aussitôt sa prédilection pour des fresques qui me paraissaient encore bien informes, mais je sentais que tout ce qu’il m’en disait était juste, et mes yeux s’ouvraient à beaucoup de qualités que je n’aurais pas su apprécier toute seule. Et ensuite je me suis laissé entraîner par lui au couvent de Saint-Marc, où il m’a semblé que je comprenais la peinture pour la première fois. C’était si merveilleux de se perdre et de s’oublier dans une admiration commune que, devant la grande fresque de l’Angelico, sans y songer je lui ai pris le bras, ce dont je ne me suis aperçue que lorsque du monde est entré dans la petite chapelle, où jusqu’à ce moment nous étions demeurés seuls. D’ailleurs Robert ne disait rien que papa n’aurait pu entendre ; mais pourtant, à mon retour à la pension, je n’ai pas osé parler à papa de cette rencontre. Sans doute était-ce mal de lui cacher ce qui me laissait un tel souvenir que je ne pouvais plus penser à rien d’autre. Mais quand, un peu plus tard, je me suis accusée devant l’abbé de ce « mensonge par omission » il m’a plutôt rassurée ; il est vrai que je lui apprenais en même temps mes fiançailles. L’abbé sait que papa ne les approuve pas, mais il sait aussi que ce qui l’empêche de les approuver ce sont les opinions de Robert, et ce sont ces opinions précisément qui font que maman et que l’abbé les approuvent. Papa, du reste, est si bon qu’il n’a pas su résister longtemps, et, comme il dit, ce qui lui importe avant tout, c’est que je sois heureuse ; et il ne peut douter de mon bonheur.

Avant de parler de fiançailles j’aurais dû raconter les derniers jours en Italie ; mais j’ai laissé courir ma plume, vite, jusqu’à ce mot merveilleux devant lequel tous mes autres souvenirs pâlissent. Avant de quitter Florence, Robert avait demandé à papa la permission de revenir nous voir à Paris. J’avais tellement peur que papa ne refuse ! Mais il se trouve que Robert connaît très bien nos cousins de Berre, qui nous ont invités à dîner avec lui, ce qui a beaucoup facilité les choses. Le lendemain Robert venait présenter ses hommages à maman, et, quelques jours après, il revenait pour lui demander ma main. (Comme cette locution me paraît stupide !) Maman a été d’abord un peu surprise, et je l’ai été bien plus encore lorsqu’elle m’en a parlé, car Robert ne m’avait pas encore vraiment fait de déclaration. Il a beaucoup ri quand je lui ai avoué cela et m’a « déclaré » qu’il n’y avait pas pensé, mais qu’il était tout prêt à me faire cette « déclaration » si je n’avais pas encore compris qu’il m’aimait. Puis il m’a prise dans ses bras et j’ai senti que moi non plus je n’avais pas besoin de parler pour qu’il comprît que je me donnais à lui tout entière.

On vient d’apporter une dépêche. J’ai laissé maman l’ouvrir, bien qu’elle me fût adressée.

« La mère de Robert est morte », m’a-t-elle dit, et elle m’a tendu la dépêche où je n’ai vu qu’une chose, c’est qu’il me revient mercredi.

13 octobre.

Une lettre de Robert ! Mais c’est à maman qu’il écrit ! et je crois qu’elle a été sensible à cette marque de déférence. Je comprends que maman désire la conserver, cette lettre, car elle est très belle ; et comme je veux pouvoir la relire, je la copie :

MADAME,

Éveline me pardonnera si c’est à vous aujourd’hui que j’écris plutôt qu’à elle. Je voudrais épargner à sa joie le spectacle de ma tristesse, et c’est vers vous que je me tourne pour pleurer. Ce beau nom de mère, depuis hier, je ne peux plus le donner qu’à vous seule. Vous permettrez donc sans doute que désormais je reporte sur vous les sentiments respectueux et tendres que j’avais pour celle que je viens de perdre.

Oui, celle qui m’avait donné le jour est morte hier, et je puis dire : entre mes bras. Elle n’a perdu sa connaissance que quelques heures avant sa fin. Elle l’avait encore le matin, lorsqu’elle a reçu les derniers sacrements de la main du prêtre que j’avais fait appeler. Elle envisageait la mort avec calme et ne semblait souffrir que de mon propre chagrin. Sa dernière joie, me disait-elle, a été d’apprendre mes fiançailles et de songer qu’elle ne me laissait pas seul sur la terre. Veuillez le redire à Éveline, et que mon éternel regret sera que maman n’ait pas pu la connaître.

Agréez, mère, je vous prie, l’assurance de mon déjà filial et toujours respectueux dévouement.

ROBERT D.

Mon pauvre ami, je voudrais m’associer à ta tristesse. J’ai tâché d’avoir du chagrin ; mais en vain. Mon cœur est tout noyé de joie, et tout ce que je ressens avec toi, même la peine, m’est un bonheur.

15 octobre.

Je l’ai revu. Comme sa douleur est digne et belle ! Je commence à le comprendre mieux. Je crois qu’il a horreur des phrases toutes faites, car il a pour me parler de son deuil la même réserve qu’il avait pour me déclarer son amour. Et même, par crainte de laisser paraître son émotion, il évite tout ce qui pourrait l’attendrir. Il n’a même été question entre nous que de questions matérielles, et avec maman que de règlement de succession et de la vente que Robert veut faire de la propriété qui lui revient. Il m’est très difficile d’attacher mon esprit à ces choses et je laisse maman s’en occuper avec Robert. J’ai compris que nous serions riches, et je le regrette presque : je voudrais laisser la fortune à ceux qui ont besoin d’argent pour être heureux. Mais il ne s’agit pas ici de bonheur. Robert me dit qu’il aurait toujours assez pour lui-même et qu’il ne considère l’argent que comme une arme pour faire triompher ses idées. Il a eu un long entretien avec l’abbé Bredel, qui dit aussi qu’on n’a pas le droit de repousser la fortune, mais qu’avec elle nous incombe le devoir de l’employer pour le bien.

Pauvre papa ! Tout ceci se passe en dehors de lui. Chaque fois qu’il voit entrer l’abbé Bredel :

— Désolé !… Absolument forcé de partir… — dit-il très vite en esquissant un rapide salut.

J’ai toujours peur que l’abbé ne se froisse ; mais il est si bon, si conciliant, qu’il feint de prendre au sérieux cette piètre excuse.

— Monsieur Delaborde est toujours aussi occupé, — dit-il à maman, qui répare de son mieux l’impertinence en redoublant d’amabilité. Et il me semble qu’avec un peu de bonne volonté papa pourrait si bien s’entendre avec l’abbé ! Car il est très bon lui aussi.

— Ma petite enfant, les curés et moi nous n’adorons pas le même Dieu, — me répond-il lorsque je tâche de le convaincre. — N’insiste pas, tu me fâcherais. Ce sont des choses que peut-être tu comprendras plus tard, si tu ne ressembles pas trop à ta maman.

Alors je suis bien forcée de lui dire que « ces choses », je souhaite de ne jamais les comprendre, mais que je ne puis approuver les opinions qui divisent des parents que j’aime également. Ce sont bien aussi ces malheureuses opinions qui retiennent papa d’approuver mes fiançailles.

— Mon enfant, — me dit-il, — je ne me reconnais pas le droit de m’opposer à ce mariage et il ne me plaît pas de faire acte d’autorité. Mais ne me demande pas d’approuver une décision que je regrette. Tout ce que je peux faire c’est de souhaiter que tu n’aies pas bientôt à t’en repentir.

19 octobre.

Ce matin, j’ai demandé à papa ce qu’il reprochait à Robert. Il m’a longuement regardée et a d’abord serré les lèvres sans rien dire, puis :

— Mon enfant, je ne lui reproche rien. Simplement, il ne me plaît pas. Si je te disais pourquoi, tu protesterais, parce que tu l’aimes ; et quand on aime quelqu’un, on ne le voit plus comme il est.

— Mais c’est parce que Robert est comme il est, que je l’aime ! — me suis-je écriée.

— Robert donne le change à l’abbé, à ta mère, à toi, et, je le crains bien, à lui-même aussi, ce qui est encore plus grave !

— Tu veux dire qu’il ne croit pas ce qu’il dit ?

— Mais si, mais si ; je crois qu’il y croit. C’est moi qui n’y crois pas.

— D’abord, toi, papa, tu ne crois à rien.

— Que veux-tu ? Je suis ce que ta mère appelle un sceptique.

Et nous en restons là, car de telles conversations ne servent qu’à nous attrister tous les deux. Pauvre papa ! Je compte sur Robert pour le convaincre… avec le temps. Il se montre avec papa si patient, si souple, si adroit… Il a soin d’éviter tous les sujets de conteste (papa aussi du reste). Il appelle une conversation avec papa : la danse des œufs, parce qu’il faut pirouetter habilement parmi les sujets délicats en tâchant de ne pas les frôler. Mais comme je voudrais parfois que papa puisse l’entendre lorsqu’il me parle, lorsqu’il parle quand papa n’est pas là ! Devant papa, je sens qu’il s’observe ; mais, dès qu’il se laisse aller, toute sa personne s’anime et il lui arrive de dire des choses si belles que je voudrais les écrire aussitôt. Et il peut être avec cela si spirituel, si drôle… Comme disait Yvonne de Berre l’autre jour : « On ne peut se lasser de l’entendre. » C’était jeudi dernier ; nous avions déjeuné avec Robert chez nos cousins. Maurice de Berre et papa sont sortis aussitôt après le repas ; alors Robert nous a longuement parlé de Perpignan, des petites rivalités de la vie de province qu’il a si bien pu voir, de tout ce milieu dans lequel il a vécu et où il dit qu’il ne voudrait revivre pour un empire. À l’entendre parler de tous ces gens bizarres qui formaient la société de ses parents, il me donne le regret de ne les avoir pas connus ; mais je comprends que, pour un esprit supérieur comme celui de Robert, une telle compagnie soit étouffante. Par désir d’échapper à cette atmosphère il voulait d’abord entrer dans les ordres, car il est de nature très pieuse ; puis il a compris qu’il pourrait faire plus de bien en se mêlant à la vie active. L’abbé Bredel l’approuve, et je pense avec lui qu’une telle lumière ne doit pas être « mise sous le boisseau », comme il dit en citant l’Évangile. Lorsqu’on écoute parler Robert on souhaite irrésistiblement que beaucoup puissent l’entendre. Sur ce point je ne puis être jalouse et le désir d’être seule à jouir de ce trésor me semblerait impie. Le but de ma vie doit être de l’aider de toutes mes forces à se produire.

La semaine prochaine nous devons faire ensemble quelques visites. Je me réjouis de le présenter à nos amis.

26 octobre.

Je mène depuis quelques jours une vie si agitée… J’espérais trouver chaque jour un peu de temps pour écrire dans ce carnet. Mais ce n’est pas seulement le temps qui me manque. Même aux instants où je me retrouve seule, je ne parviens plus à ce recueillement qui permette à mes pensées de se poser. Un tourbillon m’emporte : visites, courses, dîners, spectacles, où heureusement Robert ne craint pas de m’accompagner malgré son deuil car, comme il dit, les sentiments sincères n’ont que faire des convenances, et je crois du reste que le bonheur de se sentir aimé l’emporte sur sa tristesse. Il m’accompagne chez les fournisseurs et commande pour moi quantité d’objets dont il cherche à me persuader que nous aurons le plus grand besoin. Cela l’amuse tant et sa joie de me gâter est si manifeste que je ne cherche pas trop à l’arrêter. Nous avons choisi ensemble un amour de bague qui, je dois l’avouer, m’a fait le plus vif plaisir et que je ne me lasse pas d’admirer. Mais quand il a voulu me donner aussi un bracelet, j’ai nettement refusé, malgré ce qu’il a pu me dire pour me pousser à l’accepter : que l’achat des bijoux ne devait pas être considéré tant comme une dépense que comme « un placement » : c’est le mot dont il s’est servi ; puis il m’a expliqué que les pierres et les métaux précieux étaient « appelés à augmenter de valeur ». J’ai protesté que cela m’était parfaitement égal, et là-dessus nous nous sommes un peu disputés. Sans doute n’était-il pas très gentil de ma part de lui dire que ma bague me ferait autant de plaisir, même si je ne savais pas qu’elle avait coûté très cher ; alors il s’est écrié :

— Autant avouer qu’on préfère la camelote.

Puis, comme toujours, et c’est ce qu’il y a de si intéressant avec lui, il a élargi la question et l’a envisagée au « point de vue général », qui seul lui importe :

— On imite aujourd’hui les perles si bien que tout le monde peut s’y tromper, — m’a-t-il expliqué ; — mais les vraies perles représentent une fortune et les autres n’ont que l’apparence de la valeur.

Il tient à assister à l’essayage de mes robes parce qu’il a un goût merveilleux et que cela l’amuse de discuter avec les couturiers. Mes chapeaux également, nous avons été les choisir ensemble. J’ai beaucoup de mal à me faire aux formes nouvelles. Robert trouve qu’elles me coiffent très bien ; mais quand je me regarde dans la glace je me trouve méconnaissable. Mais je crois que c’est une affaire d’habitude et que bientôt, comme il dit, c’est mon visage de jeune fille que je ne reconnaîtrai plus. En général je trouve ce qu’il choisit beaucoup trop beau ; mais je comprends qu’il tienne à ce que je lui fasse honneur et que déjà je n’ai plus le droit d’être modeste. L’abbé sait que mon cœur le reste et me dit que cela seul importe. Chaque jour à nouveau je m’étonne et je ne cesse pas de me croire indigne de mon bonheur. Je crains parfois que Robert ne découvre combien il surfait mes mérites. Mais peut-être, à force d’amour, parviendrai-je à m’élever jusqu’à lui. De tout mon cœur je le souhaite et je m’y efforce sans cesse. Il m’y aide si patiemment !

30 octobre.

Robert est stupéfiant, il est en relations avec un tas de gens célèbres et connaît du monde dans tous les milieux. Cela lui permet de rendre service à ceux qui s’adressent à lui ; et, comme on le sait très obligeant, on ne s’en fait pas faute. Il dit qu’une grande sagesse dans la vie c’est de ne jamais demander rien qu’on ne soit pas certain d’obtenir. Mais, comme ceux qu’il a obligés ne lui refusent rien et qu’il ne demande que des choses justes, il obtient aisément tout ce qu’il veut. Il a ses entrées partout et je ne vais avec lui nulle part sans voir aussitôt des mains se tendre vers lui. Je lui ai demandé de ne me présenter que ses amis véritables ; mais il est difficile, dès qu’on le connaît un peu, de ne pas devenir son ami et, comme il est au courant de tout, il est capable de parler à n’importe qui de n’importe quoi comme si c’était spécialement sa partie. À vrai dire, je ne crois pas qu’il ait d’amis intimes. Je le lui ai demandé l’autre jour. Il ne m’a pas répondu directement mais m’a dit, en me pressant tendrement contre lui : — L’amitié, c’est l’antichambre de l’amour.

Et, en effet, il me paraît aujourd’hui que cette grande amitié que j’avais hier encore pour Rosita et pour Yvonne n’était que provisoire et que mon premier véritable ami, c’est Robert.

Il veut faire à papa la surprise de le faire décorer. Comme il connaît très bien le chef de cabinet du ministre de l’Instruction publique, il affirme que cela lui sera très facile. Papa ne refusera certainement pas, et je crois qu’au fond cela lui fera grand plaisir. Je trouve très joli que Robert songe à papa et ne demande pas la croix pour lui-même, mais il n’y attache pas d’importance et sait qu’il l’aura quand il voudra. En l’écoutant causer avec les gens remarquables auxquels il me présente je prends conscience de mon ignorance ; j’ose à peine me mêler à la conversation tant j’ai peur de lui faire honte. Je lui ai demandé de m’écrire une liste des œuvres que je devrais connaître et, sitôt que j’aurai un peu de temps… Mais quand sera-ce ? Nous avons décidé de nous marier à la fin de janvier. Cela me semble terriblement loin, et pourtant les jours fuient avec une rapidité confondante. Sitôt après le mariage nous devons partir pour la Tunisie. Ce ne sera pas seulement un voyage d’agrément. Robert a là-bas des intérêts dans une entreprise agricole, qu’il veut surveiller. Il dit qu’il n’y a pas de plus grand plaisir que celui dont on peut tirer parti. Son esprit ne reste jamais inactif. Il s’instruit sans cesse et sait tourner tout à profit.

La grande question qui nous préoccupe, c’est celle du logement. Nous avons visité un grand nombre d’appartements, mais à chacun d’eux, maman, Robert ou moi, nous trouvons quelque chose à redire. Je crois que nous allons nous entendre avec un architecte que Robert connaît très bien. Il achève de faire construire un immeuble très bien situé, dans le quartier de la Muette, avec vue sur de grands jardins. Nous serions propriétaires du dernier étage, ce qui nous permettrait de l’aménager à notre guise. Nous passons ensemble des heures à discuter les plans et rien n’est plus amusant. Robert qui, tant que sa mère vivait, n’était pas bien riche, se contentait depuis trois ans d’un petit rez-de-chaussée avenue d’Antin où il se trouvait de plus en plus à l’étroit. Il devait prendre ses repas au restaurant, ce qui lui faisait perdre beaucoup de temps et fatiguait son estomac. J’ai demandé à voir son installation, qu’il était, je crois, un peu confus de me montrer. Pourtant je me suis étonnée de ne pas y trouver plus de désordre. Tous ses papiers se trouvent classés dans des chemises ou des dossiers et il a inventé un extraordinaire système de fiches qui lui permet d’avoir tout de suite, sur n’importe qui, tous les renseignements dont il a besoin. C’est comme cela qu’il peut si facilement rendre service. Il trouve que les gens, en général, manquent de méthode et que les rouages de la société sont, comme il dit, mal ajustés. Il aime à citer le vers de La Fontaine : « C’est le fonds qui manque le moins », et soutient que l’important c’est de mettre en valeur ce que l’on a. Je crois que cela est vrai surtout pour ceux qui sont aussi bien doués que lui ; mais, quand je lui dis que mon fonds à moi ne vaut pas grand-chose, il proteste et m’affirme gentiment que bien des femmes qui tiennent salon et brillent dans le monde sont moins intelligentes que moi. Il a l’air sincère lorsqu’il dit cela et je crains décidément qu’il ne se fasse de grandes illusions sur sa future épouse. Puisse-t-il du moins les conserver longtemps ! Quoi qu’il en soit, je veux travailler à me cultiver le plus possible, aussitôt que j’aurai un peu de temps, et m’efforcer de devenir chaque jour un peu moins indigne de lui.

Je m’inquiétais de savoir s’il avait pu se réserver du temps pour tenir de son côté son journal comme nous nous l’étions promis, et lui ai demandé de me le montrer ; oh ! pas de me le donner à lire ; mais j’aurais voulu le voir, simplement. À vrai dire je craignais qu’il ne le laissât traîner. Mais il m’a rassurée. Le tiroir où il l’enferme est toujours soigneusement fermé à clef. Il m’a montré le tiroir mais a refusé d’en sortir le journal, même après que je lui eus promis de ne pas l’ouvrir.

3 novembre.

Hier nous avons eu à dîner le peintre Bourgweilsdorf. En dépit de ce nom affreux que je ne sais si j’écris correctement, ce n’est ni un Allemand ni un Juif mais un pauvre brave garçon très estimable que Robert a beaucoup secouru et qui encombre le petit rez-de-chaussée de l’avenue d’Antin d’un tas de toiles invendables que Robert lui achète par charité pour l’aider sans froisser son orgueil. J’ai dit à Robert que je le trouvais bien imprudent d’encourager ainsi un raté qu’il vaudrait mieux pousser à faire n’importe quoi plutôt que de la peinture ; mais il paraît que le pauvre garçon est incapable de rien d’autre et que, de plus, il se croit très bien doué. Robert, du reste, s’obstine à lui reconnaître « un certain talent » et nous nous sommes un peu disputés à ce sujet, car enfin il suffit de voir n’importe laquelle de ces croûtes pour comprendre que Bourgweilsdorf ne sait pas son métier et qu’il n’a même aucune idée de ce que doit être la peinture. Mais Robert cite alors quantité d’artistes qui sont devenus célèbres et qu’on traitait d’abord de barbouilleurs. Et, comme il se fâchait un peu parce que je ne parvenais sincèrement pas à trouver bien ce qu’il me montrait :

— D’ailleurs persuade-toi que, s’il n’avait pas de valeur, je ne m’attacherais pas à lui, — a-t-il ajouté péremptoirement.

(N’empêche que Robert n’ose pas accrocher aux murs ces horreurs. Il les entasse dans une grande armoire, où je les ai découvertes, car il m’avait autorisée à fureter partout chez lui.) Le ton de Robert était si cassant (c’est la première fois qu’il me parlait ainsi) que les larmes me sont venues aux yeux. Il l’a vu, est redevenu aussitôt très tendre, m’a embrassée et m’a dit :

— Écoute. Veux-tu que je te le fasse connaître ? Tu jugeras s’il est aussi bête que tu crois.

J’ai accepté ; et c’est comme cela que nous l’avons invité.

Eh bien ! je fais ici mes excuses à Robert : Bourgweilsdorf m’a paru presque charmant. Je dis « presque » parce que, malgré tout, quelque chose me choque en lui : c’est son peu de reconnaissance, pour ne pas dire : son ingratitude, envers Robert. Bourgweilsdorf semble oublier par trop ce qu’il lui doit, et même manquer un peu de déférence. Je sais bien que, dans sa bouche, cela ne tire pas à conséquence et que la cordialité de son ton réparait la brutalité des propos ; mais plus d’une fois je l’ai entendu s’écrier, coupant la parole à Robert : « Mon vieux, ça ne tient pas debout ce que tu dis là », devant une remarque des plus sensées, qu’il n’avait pas même écoutée. Par contre, il approuvait tout ce que disait papa, avec une insincérité si courtoise et si souriante qu’elle donnait presque le change et que papa, somme toute, était ravi. Je m’attendais à un bohème ; mais c’est un monsieur fort bien mis, assez élégant même, de bonnes manières et soigneux de sa personne. Certainement il est intelligent. Il raconte à ravir un tas d’histoires très amusantes, et sa conversation serait des plus agréables si seulement il n’aimait pas un peu trop les paradoxes. L’on n’est jamais sûr qu’il ne se moque pas un peu de vous, comme, par exemple, quand il dit que Raphaël et Poussin sont ses deux peintres préférés, ce que sa propre peinture ne laisse vraiment guère entendre. Somme toute, ça a été une excellente soirée et je crois que je reverrai ce brave Bourg avec plaisir. Mais de là à lui commander mon portrait comme a fait brusquement Robert… Ni lui, ni moi, nous ne nous y attendions, de sorte que nous ne savions que dire et que ça a été extrêmement gauche. Je trouve que Robert aurait bien pu me consulter d’abord. Je lui aurais dit que, d’ici à notre mariage, je ne trouverais que difficilement le temps de poser et qu’il faudrait remettre « ce plaisir » au retour de notre voyage de noces. C’est ce que j’ai répondu à Bourgweilsdorf lorsque, poussé par Robert, il voulait déjà prendre rendez-vous pour la première séance. Il affirme qu’il lui suffirait de trois ou quatre ; qu’il prendrait des notes et établirait le portrait de mémoire pendant notre absence, de manière qu’il n’ait plus que quelques retouches à y faire, à notre retour, pour l’achever. À vrai dire, quand je me souviens des horreurs qu’il peut faire, je me soucie fort peu d’être portraicturée par lui. Nous avons pourtant pris jour pour visiter son atelier.

7 novembre.

Des courses, des réceptions, des visites. Je n’ai plus le temps d’écrire mon journal ; plus le temps de lire, de me recueillir ; plus le temps de me sentir heureuse. Et ce qui m’attriste le plus, c’est que tout cela travaille à me tendre affreusement égoïste. Il n’est question chaque jour que de mon plaisir, de ma toilette, de ma convenance et de mes goûts. Comme si je pouvais avoir désormais d’autre convenance et d’autres goûts que ceux de Robert ! Même pour les meubles de mon petit salon, ce qui me plaît c’est que ce soit lui qui les choisisse. Il m’a fait cadeau d’un petit secrétaire exquis où je pourrai serrer ses lettres et mon journal. Le marchand doit le garder jusqu’à ce que nous soyons installés. Il me tarde déjà de me sentir chez nous et de pouvoir un peu me reprendre. Ces journées de dissipation me semblent si vides… et même il me semble que, Robert aussi, je le perds de vue, comme moi-même, car, si je ne le quitte guère, je ne suis presque jamais seule avec lui ; il faut sourire à chacun, répondre à des questions stupides, exposer sa joie, jouer une espèce de comédie de bonheur, et cette préoccupation constante de paraître heureuse m’empêcherait presque de l’être, si je prenais un instant cette parade au sérieux. Je m’étonne de cet air convaincu, pénétré, que les plus indifférents peuvent affecter pour protester de leur sympathie ; il me faut me prêter à ce jeu, paraître « charmée d’avoir fait la connaissance » de gens parfaitement insignifiants ou désagréables.

12 novembre.

J’ai beaucoup vu Yvonne ces derniers temps. Je sens, en causant avec elle, combien facilement devient égoïste le bonheur. Ce qui m’abuse, c’est que je songe à Robert plus qu’à moi-même. Mais en pensant à lui je cède au penchant de mon cœur. Il ne s’agit pas sans doute de l’aimer moins, mais de ne pas limiter à lui mon amour. Je n’avais de regards que pour lui et ne me suis aperçue que jeudi dernier de la mauvaise mine d’Yvonne. Mes yeux se sont ouverts tout à coup, ou plutôt le nuage éblouissant dans lequel je vivais s’est déchiré ; elle m’a paru si changée que j’ai pris peur, l’ai pressée de questions et ai fini par la faire avouer la cause de son affreuse tristesse. Le jeune homme que je savais qu’elle aimait, et avec qui elle était déjà presque fiancée, la trompe, elle vient de le découvrir,… et vit avec une autre femme…

— Pourquoi ne m’as-tu pas parlé plus tôt ? — lui ai-je demandé.

— Je craignais de troubler ta joie.

Et j’ai pris honte aussitôt de cette joie, qui m’est apparue comme une propriété privée avec un « défense d’entrer » cruel. Non, non, je ne veux pas d’un impitoyable bonheur. Yvonne, qui souffrait de ne plus sentir mon amitié, a besoin d’être secourue. Elle craint de ne pouvoir cesser d’aimer celui qui ne mérite plus son amour, et cherche une occupation qui lui permette d’oublier un peu sa tristesse. Elle voudrait prendre un emploi dans un hôpital, ce qui me paraît une excellente idée, au moins provisoirement. Tout en gardant le secret, comme je le lui ai promis, sur les causes de cette détermination, je vais tâcher d’y intéresser Robert, qui se montre très attentionné pour Yvonne, et qui connaît très bien le médecin en chef de Laënnec. Il peut lui recommander Yvonne en toute confiance car je ne doute pas que, dévouée comme elle est, et intelligente, et habile, elle ne puisse rendre de grands services.

14 novembre.

Que Robert est gentil ! Je ne lui ai pas plutôt fait part du désir d’Yvonne qu’il a téléphoné au docteur Marchant et pris rendez-vous pour dîner avec lui demain soir. Il l’invite à La Tour d’Argent dont la cuisine est réputée.

— On ne saura jamais tout ce qu’obtient un bon repas, — m’a-t-il dit en riant.

Il affirme que ma présence à ce dîner ne sera pas inutile et a décidé papa à me permettre de l’accompagner. Je m’en réjouis beaucoup car tout ce que je fais avec Robert m’amuse et cela me prouve que papa commence à envisager ce mariage d’un moins mauvais œil ; puis, il ne m’est encore presque jamais arrivé de manger au restaurant ; et si, de plus, cela peut être profitable à Yvonne… Robert dit que le docteur Marchant est assez revêche mais extrêmement sensible à la bonne chère ; aussi se propose-t-il de soigner le menu.

Je crains souvent de mécontenter Robert en employant dans la conversation certaines expressions ou tournures de phrases qu’il me dit ne pas être correctes et dont j’ai pris l’habitude en les entendant sans cesse autour de moi. Quand nous sommes seuls, Robert me reprend et me corrige. Mais, dans le monde, il m’arrive souvent de me taire par peur de voir soudain sur son visage une petite marque d’agacement, que du reste je suis seule à pouvoir distinguer, mais qui me fait comprendre aussitôt que je ne me suis pas exprimée comme il fallait. Il faudra pourtant que, avec le docteur Marchant, je me décide à parler ; et je tremble un peu d’avance. Je me connais : à me trop observer, je risque de perdre toute aisance, tout naturel. J’ai supplié Robert de ne pas trop me regarder pendant le dîner. Je lis dans son regard tout ce qu’il pense, et la moindre ombre de réprobation que j’y verrais me démonterait. Ainsi rien ne l’irrite autant que l’emploi de « très » devant des mots qui, comme il dit très justement, ne comportent pas le comparatif (ou le superlatif, je ne sais plus bien). Avant qu’il ne me l’ait fait remarquer je disais couramment : « J’ai très faim », ou « j’ai très sommeil », ou « j’ai très peur ».

— Pourquoi pas tout de suite : « J’ai très courage », ou : « J’ai très migraine » ? — m’a-t-il dit.

Je crois comprendre la nuance, à laquelle j’avoue que je n’avais jamais songé ; mais maintenant, par crainte de me tromper, je n’ose presque plus employer le mot « très ». On n’a pas toujours le temps de réfléchir si le mot qui va suivre est un substantif, un adjectif ou un adverbe… Et, du reste, je trouve que Robert va un peu loin. Par exemple il ne veut pas que je dise non plus que je l’ai « très fâché » ; et pourtant « fâché » n’est pas un substantif. Il a voulu m’expliquer que ce n’était pas un adjectif non plus ; mais je crois qu’il s’est un peu embrouillé car, après m’avoir dit : « Tu vas tout de suite comprendre… », il a remis brusquement à plus tard cette petite leçon. Je veux pourtant arriver à tout à fait bien comprendre ces règles et à prendre l’habitude de les appliquer, puisque Robert estime que ce devrait être surtout le rôle des femmes de maintenir la pureté de la langue, parce qu’elles sont en général plus conservatrices que les hommes, et qu’en négligeant leur parler elles manquent à un de leurs devoirs.

16 novembre.

« Mazette ! » s’est écrié papa, qui se sert volontiers de ce mot en guise de petit juron familier ; « vous ne vous refusez rien ! » quand il a su que c’était à La Tour d’Argent que nous avions dîné. Il m’a dit n’y avoir jamais été lui-même mais savoir que c’est le vrai restaurant des gourmets. Et il a fallu que je lui « raconte le menu » par le détail. Le repas était excellent ; les vins merveilleux, pour autant que j’en ai pu juger par les sourires que faisaient Robert et notre hôte en les dégustant, car moi je n’y connais pas grand-chose. Mais quel homme odieux que ce docteur Marchant !

— La peste soit des demoiselles désœuvrées ! — s’est-il écrié aux premiers mots que Robert lui a dit d’Yvonne.

C’était presque à la fin du repas et quand Robert a jugé que notre convive était « mûr ». Puis, avec un air bougon qui accentuait encore la grossièreté de ses propos :

— Ce n’est du reste pas la première qui se propose ainsi. J’ai toujours refusé froidement ces offres de service. Les sœurs de charité, ça je ne dis pas ; ce ne sont plus des femmes, paraît-il. Mais les jeunes filles du monde… Esculape nous en préserve ! Dites-lui donc de ma part, à votre amie, de se marier, tout simplement. C’est ce qu’une femme peut faire de mieux, je vous assure. Et j’ai plaisir à dire cela devant vous, mademoiselle, — a-t-il ajouté en se tournant vers moi et en grimaçant un sourire — puisque je vois que vous le pensez aussi.

— Mon amie a de bonnes raisons pour ne pas m’imiter, — ai-je hasardé, en m’armant de tout mon courage et sentant que l’avenir d’Yvonne était en jeu. Mais mon courage a battu en retraite devant son air gouailleur et son :

— Ah ! vraiment… ? — dit en levant très haut les sourcils d’une manière interrogative.

J’étais sur le point de protester que chaque femme ne pouvait pas espérer le bonheur de rencontrer un Robert ; mais j’ai dit platement que tous les mariages n’étaient pas heureux. À quoi Marchant a riposté tout aussitôt que si le mariage n’était pas toujours bon, le célibat, par contre, était toujours mauvais… « pour les femmes du moins », a-t-il ajouté en ricanant, vite, avant que je n’aie eu le temps de lui demander pourquoi, dans ce cas, il était demeuré garçon. Puis, voyant sans doute qu’il avait été trop loin, il a repris sur un ton plus conciliant :

— Voyons, mademoiselle, entre nous… c’est vrai qu’elle souhaite tellement entrer à mon service, votre amie ?

— Je sais qu’elle en a très envie, — ai-je dit imprudemment ; et tout aussitôt j’ai senti se fixer sur moi le regard de Robert et me suis aperçue de ma faute de français, de sorte que je n’ai plus osé rien ajouter, ce qui a permis au docteur Marchant de continuer :

— Et les arts d’agrément ? À quoi servent-ils, les arts d’agrément ? Pourquoi les a-t-on inventés, sinon pour occuper les oisives ? Conseillez donc à votre amie la tapisserie, ou l’aquarelle, puisqu’elle se refuse à nous faire des enfants comme ce serait son devoir, mais comme nous ne pouvons pas décemment l’y forcer.

Sans doute ai-je laissé voir combien ces propos me révoltaient car il a bientôt détourné la conversation, après avoir déclaré péremptoirement :

— Du reste, quand bien même je voudrais l’occuper, votre amie, je ne trouverais rien à lui donner à faire. Nous n’avons déjà que trop d’employés de service, et je ne puis supporter auprès de moi les gens qui restent à me regarder, les bras croisés.

Robert en a donc été pour ses frais. C’est ce qu’il appelle : « être refait. » On pouvait juger à sa mine combien cela lui était désagréable et j’en étais très touchée, car ce n’est que par amour pour moi qu’il s’intéressait à Yvonne et avait fait ces avances. Je ne lui ai pas caché mon opinion sur le docteur Marchant. C’est peut-être un grand savant, comme Robert l’affirme, mais c’est un rustre et je préfère ne plus le rencontrer, malgré le « je ne le tiens pas pour quitte » que Robert répétait en me reconduisant après dîner.

Si encore Yvonne attendait une rémunération de ses services ! Mais elle a de quoi vivre et son offre est toute désintéressée. Comment aurai-je le cœur de lui apprendre que cette offre est repoussée, que l’on n’a que faire de son dévouement…

Être inutile ; se savoir, se sentir inutile… Sentir en soi tout ce qu’il faut pour aider, pour secourir, pour répandre autour de soi de la joie, et n’en trouver pas le moyen !

« On n’a pas besoin de vous, mademoiselle. »

C’est atroce, et je plains Yvonne de tout mon cœur. Je remercie Dieu plus encore de m’avoir épargné ces déboires, et Robert de m’avoir choisie. Mais de songer que tant de femmes, qui n’ont pas mon bonheur, se voient refuser le droit de prendre part à la vie, que leur raison d’être sur terre et de mettre en valeur les vertus et les dons qu’elles ont en elles, que tout cela soit subordonné au plus ou moins bon vouloir d’un Monsieur, cela m’indigne. Et je prends ici l’engagement, si j’ai une fille, de ne lui apprendre aucun de ces petits arts d’agrément dont parlait avec tant d’ironique mépris le docteur Marchant, mais de lui faire donner une instruction sérieuse qui lui permette de se passer des acquiescements arbitraires, des complaisances et des faveurs.

Je sais bien que tout ce que j’écris ici est absurde ; mais le sentiment qui me dicte ces phrases ne l’est pas. Je trouve tout naturel, en épousant Robert, de renoncer à mon indépendance (j’ai fait acte d’indépendance en l’épousant malgré papa), mais chaque femme devrait pour le moins rester libre de choisir la servitude qui lui convient.

17 novembre.

Robert s’occupe à réunir des capitaux pour fonder un journal littéraire dont il prendrait la direction politique. Le journal ne commencerait à paraître qu’à notre retour de Tunisie, c’est-à-dire qu’au printemps prochain ; mais il est bon de tout préparer avant notre départ, qui aura lieu sitôt après notre mariage, c’est-à-dire… bientôt. Les soins qu’il me prodigue ne nuisent pas à son activité. Dieu merci. Je l’aimerais moins si je devais être le but unique de sa vie. Je suis là pour l’aider et non pour le détourner de sa carrière. C’est au-delà de moi qu’il doit diriger ses regards.

19 novembre.

Chaque jour m’apporte une nouvelle joie. Quelle ne fut pas ma surprise, ce matin, lorsque Robert me montra la lettre du docteur Marchant qu’il venait de recevoir. Oublieux de tout ce qu’il nous avait dit l’autre soir, ou peut-être en ayant pris honte, il demande qu’Yvonne vienne le voir à l’hôpital, désireux d’examiner avec elle, dit-il, ce qu’il pourra faire d’elle, ou pour elle…

Je n’avais pas encore revu Yvonne et n’aurai donc pas à lui parler de la fâcheuse impression que j’avais eue d’abord, mais seulement de l’heureux résultat final.

22 novembre.

J’ai eu ce matin une grande faiblesse. Mais comment refuser rien à Robert ? J’étais dans le petit salon, et, comme je n’attendais pas si tôt sa visite, j’avais sorti mon journal et m’apprêtais à y raconter notre soirée d’hier aux ballets russes, lorsqu’il est entré tout à coup et m’a demandé à voir ce que j’écrivais. J’ai répondu en riant qu’il ne le verrait qu’après ma mort, selon la promesse que nous nous étions faite. Il m’a dit, en riant aussi, que, dans ce cas, il risquait de ne le voir jamais, car il était naturel que je lui survive ; qu’au surplus il n’avait jamais pris cet engagement au sérieux et m’en tenait quitte ; que d’autre part nous nous étions promis de ne rien nous cacher ; que, de toute façon, son désir de lire mon journal était si vif qu’il risquait, si je ne le satisfaisais pas aussitôt, de gâter son bonheur… Bref, il s’est montré si pressant, si obstiné, si tendre, que j’ai cédé, tout en demandant alors la réciproque, qu’il m’a volontiers accordée. Et j’ai quitté la pièce pour le laisser lire à son aise.

Mais, à présent, le charme est rompu ; et c’est bien ce que je craignais. Si j’écris encore ces lignes, c’est seulement pour expliquer pourquoi ce sont les dernières. Évidemment c’est pour lui que je l’écrivais, ce journal ; mais je ne pourrais plus y parler de lui comme je faisais, ne serait-ce que par pudeur. Il n’a plus, à présent, qu’à lire également ces lignes, que je ne cherche plus à lui cacher.

Non, je ne l’aime pas moins ; mais il ne le saura plus que tout de suite. (Cette phrase ne veut peut-être rien dire, mais elle est venue naturellement sous ma plume.)

23 novembre.

Hélas ! il me faut encore ajouter ce post-scriptum.

Robert vient de me faire beaucoup de peine. C’est le premier chagrin que je lui dois, et il m’est pénible de l’écrire ici, car j’espérais que ce cahier n’aurait à contenir que l’expression de ma joie. Mais il faut que je l’écrive ici tout de même ; et ceci que j’écris, je souhaite qu’il le lise, car, lorsque je le lui disais tantôt, il refusait de prendre au sérieux mes paroles.

J’étais allée chez lui, pensant qu’il me montrerait à son tour son journal, comme hier il me l’avait promis avant que je ne lui donne à lire le mien. Et voici qu’il m’avoue que ce journal n’existe pas, qu’il n’en a jamais écrit une ligne, qu’il ne m’a laissée croire si longtemps qu’il l’écrivait que pour m’encourager à continuer le mien. Il m’avoue tout cela en riant et s’étonne, puis s’irrite, parce que je n’en ris pas à mon tour et ne m’amuse pas avec lui de sa ruse. Et comme au contraire je m’en attriste et lui reproche, non de ne pas avoir écrit ce journal, car je comprends qu’il n’ait pas eu le temps ni le désir de le faire, mais bien de m’avoir laissée croire qu’il l’écrivait, de m’avoir dupée, le voici qui me reproche d’avoir mauvais caractère, de grossir ce qui n’a en soi aucune importance, sans vouloir comprendre que ce qui m’attriste précisément, c’est que ce qui a tant d’importance pour moi en ait pour lui si peu, et qu’il traite si légèrement ce qu’il voit qui me tient à cœur. Bientôt ce n’est plus lui qui a tort de n’avoir pas tenu sa parole, mais moi qui ai tort de m’en plaindre. Et pourtant je n’ai aucun plaisir à avoir raison contre lui ; j’aimerais pouvoir lui donner raison ; mais j’aurais voulu que du moins il marquât un peu de regret de m’avoir causé tant de peine.

En me plaignant ainsi, je me parais ingrate et je lui en demande pardon. Mais décidément j’arrête-ici ce journal qui n’a vraiment plus raison d’être.

## 

## DEUXIÈME PARTIE

## VINGT ANS APRÈS

Arcachon, 2 juillet 1914.

J’ai pris avec moi ce cahier comme on emporte un ouvrage de broderie, pour occuper le désœuvrement d’une cure. Mais, si je recommence à y écrire, ce n’est hélas plus pour Robert. Il croit désormais connaître tout ce que je peux sentir ou penser. J’écrirai afin de m’aider à mettre un peu d’ordre dans ma pensée ; afin de tâcher d’y voir clair en moi-même, considérant, comme l’Émilie de Corneille

Et ce que je hasarde et ce que je poursuis.

Quand j’étais jeune, je ne savais voir dans ces vers que de la redondance ; ils me paraissaient ridicules, comme souvent ce que l’on ne comprend pas bien ; comme ils paraissent ridicules et redondants aujourd’hui à mon fils et à ma fille, à qui je les ai fait apprendre. Sans doute faut-il avoir un peu vécu pour comprendre que tout ce que l’on poursuit dans la vie, l’on ne peut espérer l’atteindre qu’en hasardant précisément ce qui parfois vous tient à cœur. Ce que je poursuis aujourd’hui, c’est ma délivrance ; ce que je hasarde, c’est l’estime du monde, et celle de mes deux enfants. L’estime du monde, je m’efforce de me persuader que je n’y tiens guère. L’estime de mes enfants me tient à cœur plus que tout ; en écrivant ceci, je le sens mieux que jamais. Au point que j’en viens à me demander si ce n’est pas surtout pour eux que j’écris ces lignes. Je voudrais que, plus tard, s’il leur arrive de les lire, ils y trouvent une justification, ou du moins une explication, de ma conduite, que sans doute on leur apprendra à juger d’un œil sévère, à condamner.

Oui, je sais, et je me répète sans cesse, qu’en quittant Robert je vais me donner en apparence tous les torts. Sans connaître rien aux lois, je puis craindre que mon refus de continuer à vivre sous le même toit que lui n’entraîne la déchéance de mes droits maternels. L’avocat que je veux consulter dès mon retour à Paris m’indiquera les moyens d’éviter cela, qui me serait intolérable. Je ne puis consentir à ne plus avoir mes enfants. Mais je ne puis davantage consentir à vivre plus longtemps avec Robert. Le seul moyen pour moi de ne pas en venir à le haïr c’est de ne plus le voir. Oh ! de ne plus l’entendre surtout… En écrivant ceci je sens bien que je le déteste déjà ; et, si odieuses que me paraissent à moi-même ces paroles, il me semble que c’est par besoin de les écrire que j’ai rouvert ce cahier. Car ceci je ne puis le dire à personne. Je me souviens du temps où Yvonne n’osait point me parler, par crainte d’assombrir mon bonheur. À présent c’est à moi de me taire. Au reste, me comprendrait-elle ?… Son mari plutôt, lui qui d’abord m’avait paru si égoïste, si vulgaire, et que je sais à présent plein de cœur. J’ai parfois surpris, chez cet homme vraiment supérieur, un indéfinissable ton de mépris en face de Robert ; comme, par exemple, lorsque Robert, rapportant un dialogue où naturellement il se donnait le beau rôle, après avoir cité complaisamment ses propres paroles, a ajouté :

— C’est ce que j’ai cru devoir lui dire.

— Et lui, qu’a-t-il cru devoir te répondre ? — a demandé le docteur Marchant.

Robert, un instant, a paru quelque peu désarçonné. Il sent que Marchant le juge, et cela lui est très désagréable. Je crois que c’est par égard pour moi que Marchant retient sa moquerie, car je l’ai vu parfois prodigieusement mordant à l’égard de certaines suffisances qu’il ne pouvait se retenir de dégonfler. Il n’est certainement pas dupe des phrases sonores de Robert. Il m’est même arrivé de penser que, sans son affection pour moi, il aurait depuis longtemps cessé de le fréquenter. Et ce soir-là j’ai été comme soulagée de comprendre que je n’étais pas seule à être exaspérée par cette habitude qu’a prise Robert de toujours dire qu’il a « cru devoir faire » tout ce que, simplement, il a fait parce qu’il en avait envie, ou bien, plus souvent encore, parce qu’il lui paraissait opportun d’agir ainsi. Ces derniers temps, il perfectionne ; il dit : « J’ai cru de mon devoir de… » comme s’il n’agissait plus que mû par de hautes considérations morales. Il a une façon de parler du devoir, qui me ferait prendre tout « devoir » en horreur ; de se servir de la religion, qui rendrait toute religion suspecte, et de jouer des beaux sentiments, à vous en dégoûter à jamais.

3 juillet.

J’ai dû m’interrompre pour mener Gustave au docteur. Dieu soit loué ! Je suis sortie de la consultation très rassurée. Marchant nous avait alarmés, de sorte qu’heureusement nous avons pris le mal à temps. Le docteur d’ici, qui suit Gustave de très près, affirme même que, bientôt, nous n’aurons à craindre aucune rechute. Il estime que, sitôt après les vacances, Gustave pourra rentrer au lycée, de sorte que cette alerte ne causera pas de retard dans ses études.

Je reste peu satisfaite de ce que j’écrivais hier. J’ai laissé courir ma plume, il me semble, par un besoin de récrimination qui peut paraître bien vain tant que je ne me serai pas mieux expliquée. Chacun de nous a des défauts, et je sais que l’harmonie ne peut être maintenue dans un ménage sans indulgence et sans menues concessions mutuelles. D’où vient que les défauts de Robert me sont devenus à ce point insupportables ? Est-ce donc parce que cela même qui m’exaspère aujourd’hui était ce à quoi précisément je me laissais prendre ? qui me charmait, me paraissait le plus louable ?… Oh ! je suis bien forcée de le reconnaître : ce n’est pas lui qui a changé ; c’est moi. C’est le jugement que je porte. De sorte que même mes souvenirs les plus heureux s’y abîment. Ah ! de quel ciel je suis tombée ! Pour m’expliquer ce changement, j’ai relu ce que j’écrivais dans ce même cahier, il y a vingt ans. Que j’ai de mal à me reconnaître dans la candide, confiante et un peu niaise enfant que j’étais ! Les phrases de Robert que je citais, qui m’emplissaient de joie et d’amoureux orgueil, je les entends encore, mais les interprète différemment. Cette défiance dont je souffre aujourd’hui, je cherche à m’en retracer l’histoire. Je crois bien qu’elle a commencé de naître certain jour, peu après notre mariage, où j’entendis Robert, lorsque mon père s’extasiait sur le système de classement de ses fiches, et lui demandait :

— Alors c’est vous qui avez trouvé cela ? — répondre, et de quel ton indéfinissable, à la fois supérieur et modeste, profond et dégagé :

— Oui… en cherchant, j’ai trouvé.

Oh ! ce n’était là presque rien, et à ce moment je n’y ai pas attaché d’importance. Mais, comme je venais d’apprendre, en allant régler une facture chez un papetier de la rue du Bac, que ce classeur perfectionné sortait de son magasin, j’ai trouvé peut-être inutile cet air inspiré, presque douloureux, cet air d’inventeur, que Robert prenait, qu’il « croyait devoir prendre », pour proférer ces mots : « J’ai trouvé. » — Oui, oui ; c’est entendu, mon ami : tu as trouvé ce classeur rue du Bac ; pourquoi dire : « En cherchant » ? Ou alors, il faudrait ajouter : « En cherchant les enveloppes que j’avais commandées… » Il me parut, dans un éclair, qu’un savant, après une vraie découverte, ne s’aviserait jamais de dire : « En cherchant, j’ai trouvé », car alors il irait de soi ; et que ces mots, dans la bouche de Robert, ne servaient qu’à dissimuler qu’il n’avait rien inventé lui-même. Mon cher papa n’y a vu que du feu, et moi-même, tout ce que j’en écris aujourd’hui ne m’est apparu nettement que plus tard. J’ai simplement senti, instinctivement, qu’il y avait là quelque chose d’indéfinissable, qui sonnait faux. Du reste, Robert ne disait pas ces mots dans l’intention de tromper papa. Cette petite phrase lui avait échappé, tout inconsciemment ; mais c’est bien pour cela qu’elle était si révélatrice. Ce n’était point papa qu’il dupait, c’était lui-même.

Car Robert n’est pas un hypocrite. Les sentiments qu’il exprime, il s’imagine réellement les avoir. Et même je crois qu’en fin de compte il les éprouve, et qu’ils répondent à son appel, les plus beaux, les plus généreux, les plus nobles, toujours exactement ceux qu’il convient d’avoir, ceux qu’il est avantageux d’avoir.

Je doute que beaucoup de gens s’y puissent laisser prendre ; mais ils font tout comme. Une sorte de convention s’établit, et l’on n’est peut-être pas tant dupe que l’on ne fait semblant de l’être, pour plus de commodité. Papa qui d’abord semblait y voir clair alors que j’étais le plus éblouie, et dont l’opinion sur Robert m’attristait tant durant mes fiançailles, papa semble complètement retourné. Dans chacune de mes discussions avec Robert, c’est toujours à moi qu’il donne tort. Il est si bon et si faible ! Robert si habile !… Quant à maman… Certains jours je me sens affreusement seule ; je ne puis dire ce que je pense qu’à ce carnet, et me prends à l’aimer comme un ami discret, docile, à qui pouvoir enfin confier ma plus secrète et plus douloureuse pensée.

Robert croit me connaître à fond : il ne soupçonne pas que je puisse avoir, en dehors de lui, de vie propre. Il ne me considère plus que comme une dépendance de lui. Je fais partie de son confort. Je suis sa femme.

5 juillet.

Devant tout nouveau venu, je sens, je sais que son premier souci est de chercher par où le tenir, par où le prendre. Même dans ses actes les plus généreux en apparence et par où il se montre le plus obligeant envers autrui, je sens l’arrière-pensée de faire d’autrui son obligé. Et avec quelle naïveté il agit, quel naturel !… Les premiers temps, alors qu’il n’avait pas appris à se défier de moi, il lui échappait de ces phrases révélatrices : « Je suis bien mal récompensé de ma sympathie » ; comme si la sympathie devait attendre d’autrui sa récompense ! et je frémissais lorsque je l’entendais dire : « … Un tel… après ce que j’ai fait pour lui, il n’a rien à me refuser. »

C’est toute la raison d’être de cette revue, que Robert a dirigée durant quatre ans et dont il n’a cessé de s’occuper que l’an dernier, après que son ruban rouge se fut changé en rosette. Sous des dehors d’impartialité, ce n’était qu’une sorte d’agence d’entraide, de complaisances réciproques. Chaque article de louange était considéré par Robert comme une lettre de crédit. Le plus fort c’est son art, en se servant des gens, de paraître leur rendre service. Qu’eussent été les quelques articles qu’il a donnés à cette revue, sans ce jeune secrétaire qui les a mis sur pied, qui les a récrits, repensés ?… Mais quand il parle de ce charmant garçon, si remarquablement doué, si discret et de manières si exquises, il lui arrive de s’écrier : « Ah ! qu’est-ce qu’il serait sans moi, celui-là ! »

À entendre Robert, cette revue n’avait pour but que d’aider les artistes méconnus, que de se dévouer à les faire connaître, à « les imposer au public », comme il disait ; mais, du même coup, elle l’aidait à se pousser lui-même. Oui, sans doute, Robert a beaucoup fait pour mettre en valeur l’extraordinaire talent de Bourgweilsdorf, à la fois si fier et d’une si exquise modestie, ou du moins si sincèrement dédaigneux de la faveur du grand public ; mais l’extraordinaire plus-value que ses tableaux ont due à la campagne savamment organisée par la revue après la mort de Bourgweilsdorf a permis à Robert de vendre deux toiles de ce qu’il appelle sa « galerie » beaucoup plus cher qu’il n’avait payé toutes les autres. Sorties des armoires où elles étaient restées enfermées si longtemps, elles paradent aujourd’hui sur les panneaux et permettent à Robert de dire sentencieusement à son fils : « Il est bien rare que Dieu ne nous récompense pas, en fin de compte. »

Ah ! que j’aimerais le voir, ne fût-ce qu’une fois, défendre une cause où vraiment il aurait à se compromettre, éprouver des sentiments dont il ne pourrait tirer avantage, avoir des convictions qui ne lui rapporteraient rien…

Quand il a invité papa et nos cousins de Berre, et même ce brave Bourgweilsdorf encore si peu fortuné, à mettre de l’argent dans cette affaire d’imprimerie, qui du reste à échoué si piteusement, il semblait que ce fut une grande faveur : les actions étaient très demandées ; il ne pouvait disposer que d’un certain nombre dont, par une faveur particulière, il consentait à faire profiter des amis… Tout cela était si habilement présenté que j’en venais moi-même à penser : « Comme Robert est gentil !… » Car je ne comprenais pas alors que tous ces titres qu’il faisait prendre lui assuraient la majorité et gonflaient démesurément son importance.

Et, après la déconfiture, quelles belles phrases il trouvait, pour s’excuser à ses propres yeux des grosses pertes que leur avait fait subir son imprudence :

— Ces pauvres chers amis… Ils sont bien mal récompensés de la confiance qu’ils ont mise en moi. Ah ! je suis bien puni d’avoir voulu aider les autres. C’est à vous dégoûter de chercher à rendre service, etc.

Quand il eût été si simple de rembourser tout bêtement, à Bourgweilsdorf tout au moins, l’argent qu’il n’avait risqué dans cette affaire que sur l’insistance et sur les garanties de Robert, qui, lui, a trouvé moyen de s’en tirer à très bon compte, ayant « liquidé la situation » au bon moment, comme il me l’a avoué plus tard ; et quand il m’a vue prête à m’indigner qu’il n’eût pas d’abord songé à protéger l’argent de ses amis, il m’a confusément expliqué qu’il ne pouvait vendre leurs actions sans une procuration qu’il n’avait pas eu le temps de leur demander, et qu’au surplus la vente brusque d’un trop grand nombre de titres risquait de donner l’alarme et de faire aussitôt baisser les prix. Je crois que je ne l’ai jamais si bien méprisé que ce jour-là ; mais je me suis bien gardée de le lui laisser voir, et il ne pouvait s’en rendre compte, tant ce qu’il me racontait lui paraissait naturel, de sorte qu’il ne doutait point que, dans les mêmes circonstances, je n’eusse agi tout comme lui.

6 juillet.

Que Gustave ressemble à son père, je crois que c’est Marchant qui me l’a fait comprendre d’abord. Toutes les illusions que j’ai si longtemps nourries pour Robert, j’ai continué de les avoir pour Gustave jusqu’à ces mois derniers, tant il est difficile de juger vraiment un être qu’on aime. Et tandis que je me déprenais de Robert et me croyais devenue très perspicace, reportant mes regards et mes espérances vers Gustave, je pensais d’abord : lui, du moins… C’est aussi que les défauts de Robert ne reparaissent chez Gustave que comme remaniés, pour ainsi dire, et se manifestent différemment. Mais je les reconnais à présent. Sous des aspects nouveaux ce sont les mêmes, je ne puis plus m’y tromper… Et même, certains traits du caractère de Robert, c’est son fils, à présent, qui me les explique. Je n’aime pas le voir négliger, dans son programme, toutes les matières sur lesquelles il ne craint pas qu’on l’interroge. Il n’apprend rien par simple désir de s’instruire, et savoir lui importe moins que de donner à croire qu’il sait. J’ai eu beaucoup de mal à lui faire perdre cette habitude, qu’il avait déjà tout petit, de demander à propos de tout : « À quoi ça sert ? » — où, d’abord, je ne savais voir qu’une curiosité charmante. À présent il ne le dit plus ; mais je préférerais encore qu’il le dise, car il le pense tout de même par-devers lui et fait fi de tout ce qui ne sert pas.

Et dire que d’abord je le félicitais sur le choix de ses camarades ! Quelle naïveté de ma part ! « Gustave ne consent à se lier qu’avec les meilleurs », disais-je à Yvonne ; et cela faisait sourire Marchant. L’an dernier, dans cette petite fête enfantine que j’ai donnée à la demande de Gustave et sur les conseils de Robert, nous avions un fils de ministre, un neveu de sénateur, un jeune comte, enfin pas un enfant qui n’eût des parents extraordinairement fortunés, puissants ou célèbres. Robert lui-même n’aurait pas mieux choisi. Gustave a bien encore un autre ami. C’est un boursier. Ses parents sont dans l’enseignement ; ils sont pauvres. Gustave m’a fait comprendre qu’il n’était pas séant de l’inviter avec les autres. J’ai d’abord voulu voir là de la délicatesse de sa part. Je crois aujourd’hui que Gustave craignait tout simplement que cet ami ne lui fît honte. Il le voit volontiers ; mais c’est pour l’éblouir, le dominer. Quant à moi, je le préfère à tous les autres ; c’est le seul qui me paraisse avoir une vraie valeur personnelle. Ce garçon plein de cœur adore Gustave et, quand je le vois tomber en admiration devant ce que dit ou fait son ami, il me prend des envies de l’avertir, de lui dire :

— Mon pauvre petit, ne t’y trompe pas ; c’est ta dévotion qu’aime mon fils ; ce n’est pas toi.

— Mais, maman, ça lui fait tant de plaisir de me rendre service ! — riposte Gustave, lorsque je lui reproche de recourir au dévouement de son ami pour quelque besogne qu’il aurait fort bien pu faire lui-même. Ça l’amuse et moi ça m’ennuie.

De sorte que c’est l’autre qui lui dit : Merci.

9 juillet.

L’amusement que je trouve à couvrir les pages blanches de ce cahier me paraît bien vain, mais il est indéniable. Pourtant je laisse moins qu’autrefois courir ma plume ; je n’ai pas précisément le souci de bien écrire ; mais, réfléchissant davantage, il me semble que j’écris mieux. Rien ne m’a plus instruite que de chercher à instruire Gustave et Geneviève. Pour leur faire mieux comprendre les auteurs de leur programme, j’ai d’abord cherché à les mieux comprendre moi-même, ce qui est cause que mes goûts ont beaucoup changé et que bien des livres modernes, où naguère je prenais intérêt, aujourd’hui me paraissent insipides et vides, tandis que d’autres s’animent et s’éclairent que je ne lisais d’abord que par devoir et où je ne trouvais que de l’ennui. Je sais à présent découvrir dans les grands auteurs du passé, à travers ce qui ne me paraissait que pompe froide et beau langage, beaucoup de confidence, au point que de certains d’entre eux j’ai fait des conseillers secrets, des amis, et souvent c’est près d’eux que j’ai cherché refuge, que j’ai trouvé le réconfort et la consolation dont j’ai parfois si grand besoin, car je me sens terriblement seule.

11 juillet.

Le vieil abbé Bredel, qu’un deuil de famille appelait à Bordeaux, est venu passer avec moi la fin du jour d’hier. Il me connaît si bien ! naguère je m’entendais si bien avec lui !… Je me suis confiée à lui, ce que je n’avais plus fait depuis longtemps, car depuis longtemps j’ai beaucoup négligé mes devoirs religieux. Les pratiques que Robert étale ont comme désaffecté mon cœur ; les manifestations de sa piété m’ont fait douter de l’authenticité de la mienne. Ses génuflexions ostentatoires arrêtent la prière en mon cœur… Mais hier, par faiblesse, par angoisse de solitude et besoin de sympathie, je n’ai pu me tenir de parler à l’abbé, qui veut que je le considère plus encore comme un ami que comme un prêtre. Hélas ! Je suis sortie de cet entretien diminuée, désorientée, découragée, sans plus de confiance en moi qu’en Robert.

L’abbé a commencé par me dire que ce n’est pas toujours « de l’abondance du cœur que sortent les paroles », et de même que souvent, dans la prière, le geste précédait l’élan sincère, je devais accepter que, chez Robert, l’expression d’un sentiment ne fût pas aussitôt accompagnée du sentiment réel, mais espérer que le sentiment, un peu plus tard, finirait par la rejoindre. L’important, selon l’abbé, n’est pas tant de dire ce que l’on pense (car l’on pense souvent fort mal) que ce que l’on devrait penser ; car tout naturellement, et presque malgré soi, on en vient à penser ce que l’on a dit. Bref, il a pris violemment la défense de Robert, m’a dénié tout droit de mettre en doute sa sincérité, et n’a consenti à voir dans ma plainte et dans ce qu’il appelait mes « revendications », qu’une manifestation de l’orgueil le plus déplorable, orgueil que ma négligence à accomplir mes devoirs religieux avait laissé croître et se développer en moi. Et bientôt, tant est grand l’empire que l’abbé a su prendre sur moi, j’ai cessé de voir nettement ce dont je me plaignais, de comprendre ce que je reprochais à Robert ; je n’étais plus qu’une enfant qui regimbe et qui récrimine. Et comme, en sanglotant, je protestais que, là où il voulait voir de la révolte, il n’y avait qu’un grand besoin de servir et de me dévouer, mais de me dévouer à quelque chose de réel, et que, chez Robert, à l’abri de spécieux dehors, ne se cachait rien qu’un grand vide :

— Eh bien, — m’a-t-il dit gravement, et d’une voix brusquement attendrie, — dans ce cas, mon enfant, votre devoir est de l’aider à cacher ce vide… aux regards de tous, — a-t-il ajouté plus gravement encore, — et particulièrement de vos enfants. Il importe qu’ils puissent continuer à respecter, à honorer leur père. C’est à vous d’y aider en couvrant, cachant et palliant ses insuffisances. Oui, c’est là votre devoir d’épouse chrétienne et de mère ; un devoir auquel vous ne pouvez chercher à vous dérober sans impiété.

À demi prosternée devant lui, je cachais dans mes mains mes sanglots, ma confusion, ma rougeur. Quand j’ai relevé le front, j’ai vu des larmes dans ses yeux et senti dans son cœur une pitié sincère et profonde qui m’a soudain plus émue que n’avaient fait d’abord ses paroles. Je n’ai rien dit, rien pu trouver à dire ; mais il a bien compris que je me soumettais.

Peu s’en faut que je ne déchire aujourd’hui tout ce que j’écrivais ces jours derniers ; mais non, je veux pouvoir le relire, quand ce ne serait que pour en prendre honte…

12 juillet.

Ainsi donc, tout ce qui me reste à faire, c’est de me mettre au service d’un être pour qui je n’ai plus d’amour, plus d’estime ; d’un être qui ne me saura aucun gré d’un sacrifice qu’il est incapable de comprendre et dont il ne s’apercevra même pas ; d’un être dont j’ai connu trop tard la médiocrité ; d’un pantin dont je suis la femme. C’est là mon lot, ma raison d’être, mon but ; et je n’ai plus d’autre horizon sur terre.

En vain l’abbé fait-il valoir la beauté du renoncement, « Aux yeux de Dieu », dit-il. Et tout aussitôt, dans ma détresse, j’ai pris conscience de ceci : c’est que j’ai cessé de croire en Dieu en même temps que j’ai cessé de croire en Robert. La seule idée de le retrouver par-delà le tombeau, en triste récompense à ma fidélité, me fait horreur… au point que mon âme se refuse à la vie éternelle. Et si je ne suis pas plus effrayée de la mort c’est que je ne crois pas à la survie, que je n’y crois plus, je le sens. J’écrivais hier le mot « soumission » ; mais ce n’est pas vrai ; je ne sens en moi que désespoir, que révolte, qu’indignation. « Orgueil », dit l’abbé… Eh bien, oui ; je crois que je vaux mieux que Robert et c’est précisément quand je me serai le plus humiliée devant Robert que je prendrai le mieux conscience de ce que je vaux et me sentirai le plus orgueilleuse. L’abbé, qui me met en garde contre le péché d’orgueil, ne comprend-il pas qu’il m’y précipite au contraire et que l’unique ressort auquel il puisse faire appel pour obtenir de moi l’humilité, c’est l’orgueil ?

Orgueil. Humilité… Je me répète ces mots sans les comprendre et comme si cette conversation avec l’abbé venait de les vider de tout sens. Et la pensée, que je repousse en vain, qui depuis hier me torture, qui discrédite en mon esprit aussi bien l’abbé que tout ce dont il tâchait de me convaincre : c’est que, au fond, l’Église et lui ne se soucient que des dehors. L’abbé s’accommode bien plus volontiers d’un simulacre qui le sert que de ma sincérité qui le gêne et le désoblige. Robert a su se l’acquérir, comme il sait empaumer (ah ! le mot affreux !) tout le monde. À lui la louange, à moi la réprobation. Peu importe qu’il y ait quelque chose ou non sous le geste. Le geste suffit à l’abbé. Le geste leur suffit à tous ; et c’est moi qui suis vaine de ne point consentir à m’en contenter. Ce que je cherche par-delà n’a aucune importance, aucune existence, aucune réalité.

Allons ! Puisqu’il paraît qu’il faut se satisfaire de l’apparence, je prendrai donc celle de l’humilité, sans aucun sentiment d’humilité réelle en mon cœur.

Mais ce soir, dans ma détresse, je voudrais croire à Dieu pour lui demander si c’est bien là vraiment ce qu’il désire ?

13 juillet.

Une consternante dépêche de mon père me rappelle brusquement à Paris. Robert vient d’être victime d’un accident d’auto ; « sans gravité » dit la dépêche, qui pourtant me demande de revenir. Si l’état de Robert était très grave, mon père rappellerait également Gustave. C’est ce que je me dis pour me rassurer.

J’ai des remords affreux de ce que j’écrivais ici ces jours derniers. Heureusement Gustave va assez bien pour que je puisse sans crainte le laisser seul quelques jours. Le patron de la pension me promet de veiller sur lui, et le docteur, qui précisément était là lorsque j’ai reçu la dépêche, s’engage à m’envoyer un bulletin de santé quotidien. Je rentre donc par le premier train.

Paris, le 14 juillet.

Dieu merci, Robert est vivant. Le docteur Marchant et le chirurgien m’affirment qu’il n’y a pas lieu de s’inquiéter. Mais comment ne pas voir dans cet accident un avertissement du Ciel, ainsi que me l’a dit aussitôt l’abbé Bredel que j’ai retrouvé au chevet du lit de Robert ? La roue de l’auto qui l’a culbuté, et qui aurait pu l’écraser, n’a, par miracle, passé que sur le bras gauche, en travers, occasionnant une double fracture de l’humérus, très facile à réduire, affirme Marchant.

Ce qui m’a le plus effrayée lorsque j’ai revu Robert, c’est un bandeau qui lui cachait une partie du visage. Mais il n’a là que des ecchymoses insignifiantes, dit Marchant. Robert pourtant ressent d’assez violentes douleurs de tête, qu’il supporte avec un courage et une résignation vraiment admirables. Après tout ce que j’ai déjà écrit ici, je dois ajouter que je me tourmentais de ce qu’il allait me dire ; ou plus exactement de l’agacement que je craignais d’en éprouver. Mais, dès ses premiers mots, j’ai senti que je n’avais pas cessé de l’aimer.

— Je te demande pardon pour tout l’ennui que je vous cause, — m’a-t-il dit simplement.

Et comme je me penchais vers lui : — Non, ne m’embrasse pas, je suis trop laid, — a-t-il ajouté en souriant ; malgré ses souffrances.

Je me suis jetée à genoux au pied de son lit en pleurant et, silencieusement, j’ai remercié Dieu d’être resté sourd à ma plainte impie, de m’avoir conservé Robert, de m’avoir refusé cette liberté criminelle que je prends honte d’avoir souhaitée, ce dont je demande pardon à Dieu de tout mon cœur.

Que Dieu mette ainsi ma constance à l’épreuve, c’est ce que je sentirais mieux encore, si l’abbé ne cherchait pas à m’en convaincre. C’est contre ce qu’il me dit à présent que je regimbe, au moment même où d’autre part je me soumets ; comme si l’esprit de révolte, que j’accueillais imprudemment et que je repousse à présent, se rabattait sur cette maigre prise. Je lui laisse cet os à ronger. Mais je comprends aujourd’hui combien l’abbé était en droit d’accuser mon orgueil dans ma révolte d’hier ; combien entre en effet d’orgueil dans cette mesquine irritation qui me prend à l’entendre à présent me prêcher un devoir que j’accepte et que plus n’est besoin qu’il m’enseigne. De cela aussi, mon Dieu, je m’accuse, et je saurai m’humilier jusqu’à prendre exemple de Robert dont je méconnaissais les mérites.

Maman s’offre à me remplacer près de Gustave et part ce soir pour Arcachon.

16 juillet.

Robert continue à se plaindre de vives douleurs de tête, mais la radiographie, à laquelle on l’a soumis hier, a pleinement rassuré Marchant, qui d’abord craignait une fracture du crâne. Quant au bras, c’est simplement une affaire de patience, affirme-t-il ; dans un mois, Robert en aura recouvré l’usage. Je me rassure aussi : mais, hélas, l’inquiétude était-elle nécessaire pour m’incliner et me rapprocher de Robert, ou pour obtenir de lui des accents qui trouvent écho dans mon cœur ? Je crois qu’il a eu peur de mourir, et sans doute est-ce cette crainte qui, pour la première fois de sa vie, lui fit rendre un son véritable. Mais cette appréhension de la mort, c’est depuis qu’il ne l’a plus vraiment, qu’il la joue et qu’il invente des novissima verba sublimes. Et c’est depuis que je ne suis plus inquiète pour lui que j’observe froidement tout cela.

Il s’émeut au son de sa propre voix jusqu’aux larmes et nous en ferait verser à tous si nous ne le savions parfaitement hors de danger. Cependant il est bien trop fin pour ne pas comprendre qu’avec certains il en serait pour ses frais, aussi proportionne-t-il ses effets au crédit dont il sent qu’il dispose. Avec Marchant, il ne se risque guère, mais fait l’esprit fort et plaisante ; il réserve le pathétique pour l’abbé qui le trouve « édifiant », pour papa qui le trouve « antique » et sort de la chambre en étouffant de gros sanglots. Je crois qu’en face de moi il ne se sent pas bien à son aise et craint de donner prise, car il s’efforce d’être simple, ce qui, pour lui, est on ne peut moins naturel. Mais je suis toute surprise de voir qu’il y a une personne devant laquelle il s’observe encore davantage : c’est Geneviève. Hier, à certaines paroles de son père, pas trop pompeuses pourtant, j’ai vu se dessiner sur ses lèvres une sorte de sourire, un pli narquois, et son regard a cherché le mien, qu’aussitôt j’ai chargé du plus de sévérité que j’ai pu. Nous ne pouvons empêcher nos enfants de nous juger, mais il m’est intolérable que Geneviève puisse espérer trouver en moi un assentiment à sa malice.

17 juillet.

Marchant ne s’explique pas bien l’état de Robert qui continue à se plaindre de douleurs de tête ; ou du moins, car j’ai tort de dire qu’il se plaint, en silence il crispe par instants ses traits, serre les dents, comme quelqu’un qui maîtrise une violente douleur, et, si alors on lui demande s’il souffre, fait signe que oui, non pas même par un hochement de tête, mais, ce qu’il estime sans doute plus éloquent, par un simple clignement de paupières sur un regard agonisant. Marchant soutient qu’il n’a rien et reste assez sceptique, je crois, sur l’authenticité de ces affres, perplexe tout au moins et dans l’expectative. Il a appelé en consultation un confrère, qui n’y voit rien de plus que lui et m’affirme que j’aurais tort de m’effrayer. Mais je sens bien qu’il ne plaît pas à Robert d’être rassuré, ou plutôt qu’il lui déplaît qu’on nous rassure.

— La science des hommes est chose bien précaire, a-t-il formulé sentencieusement, après que les docteurs sont partis, ajoutant, pour plus de solennité : — et je parle des plus savants.

Mais, hier, il n’a consenti à prendre aucune nourriture, a condamné sa porte qu’assiégeaient un trop grand nombre d’importuns, et, ce matin, il a demandé qu’on fasse revenir d’Arcachon ma mère et Gustave. Une dépêche les annonce pour ce soir.

L’écueil, pour lui, ce sont les phrases trop connues, les « dernières paroles » célèbres, les « clichés » ; il le sent et j’admire avec quel art il les évite. Du reste il parle peu. On n’a pas toujours du sublime inédit à son service. Mais une de ses plus récentes inventions, c’est de se déprécier à plaisir ; cela prend à merveille sur l’abbé, qui n’y voit qu’humilité chrétienne et contrition. Quand Robert le sait près de son lit :

— Voici le moment, murmure-t-il en fermant les yeux, de comparer le peu de bien qu’on a fait à tout le bien que l’on aurait pu faire.

Puis, comme chacun de nous se tait, il reprend :

— Je me suis beaucoup agité pour pas grand-chose ; — et, tournant les yeux vers l’abbé : — Espérons que Dieu ne mesure pas l’effort de l’homme au peu de résultat qu’il obtient.

Une potion calmante que je lui verse fait entracte ; après quoi, le voici qui reprend :

— L’eau courante n’est pas un bon miroir, mais quand l’eau se repose, l’homme peut y contempler son visage.

Alors il reprend souffle, se tourne du côté du mur, comme pour détourner son regard d’une vision trop abjecte, et, plus haut, sur un ton de reproche, de chagrin, de dégoût, de mépris et d’intime désolation :

— Je n’y vois que niaiserie, méchanceté, suffisance…

L’abbé l’interrompit :

— Allons, allons, mon ami ; Dieu qui lit dans le secret des cœurs saura bien y distinguer autre chose encore.

Hélas, pour moi je ne peux plus y voir que comédie.

18 juillet.

Maman est rentrée hier soir avec Gustave. Avant de recevoir son fils, Robert a voulu faire un peu de toilette ; mais il a tenu à conserver l’inutile bandeau qui lui couvre la moitié du front. Sous prétexte que la lampe lui fatiguait les yeux, il l’a fait poser de manière que son visage restât dans la pénombre. Papa était allé rejoindre ma mère et Gustave dans le salon et leur donnait les très rassurantes nouvelles ; Geneviève restait avec moi dans la chambre, ainsi que Charlotte qui achevait de ranger les affaires de toilette. Nous avions l’air de préparer un tableau vivant. Quand tout fut prêt, Geneviève fit entrer.

Il eût été bien naturel que Gustave accourût embrasser son père ; mais celui-ci ne l’entendait pas ainsi. Il tenait à ce moment les yeux fermés et son visage avait pris une expression si majestueuse, que Gustave s’arrêta tout interdit. Papa et maman restaient un peu en arrière. On entendit Robert :

— Et maintenant, approchez-vous… car je me sens très faible.

Il rouvrit un œil, pour voir Charlotte qui faisait mine de se retirer discrètement.

— Restez, restez, ma bonne Charlotte ; vous n’êtes pas de trop.

Après toutes les phrases finales de ces jours derniers, j’étais assez curieuse de ce qu’il allait encore inventer ; mais le sentiment paternel pouvait fournir de nouveaux thèmes. S’adressant donc particulièrement à Geneviève et à Gustave qui s’étaient rapprochés du lit, comme des acteurs bien stylés :

— Mes enfants, c’est à vous à présent de prendre le flambeau que…

Mais il ne put achever sa phrase. Comme n’y tenant plus, Geneviève lui coupa tout à coup la parole et, d’une voix claire et presque enjouée :

— Mais, papa, tu nous parles comme si tu te disposais à nous quitter. Nous savons tous que tu es presque guéri et que tu pourras te lever dans quelques jours. Tu vois que tu ne fais pleurer que Charlotte. Quelqu’un qui entrerait croirait qu’elle est seule à avoir du cœur.

— Monsieur Gustave voit bien que son papa pleure aussi, — s’écria Charlotte (et en effet, Robert, en parlant, versait de grosses larmes), puis, s’étant rapprochée un peu du lit et encouragée par notre silence : — Si Monsieur se sent faible, c’est peut-être seulement qu’il a besoin de prendre. Je m’en vais lui chercher du bouillon.

Après quoi il ne resta plus à Robert qu’à demander si maman avait fait bon voyage et si Gustave s’était plu à Arcachon.

19 juillet.

Geneviève n’aime pas son père. Comment ai-je mis si longtemps à m’en apercevoir ? C’est aussi que je me suis depuis longtemps fort peu souciée d’elle. Toute mon attention se portait sur Gustave dont la santé délicate exigeait mes soins ; je reconnais aussi que je m’intéressais à lui davantage ; tout comme son père, il sait plaire, et je retrouve en lui tout ce qui, chez Robert, m’avait naguère tant charmée avant de me tant décevoir. Quant à Geneviève, je la croyais absorbée par ses études, indifférente à tout le reste. À présent j’en viens à douter si j’eus raison de l’encourager à s’instruire. Je viens d’avoir avec elle une conversation terrible, où tout à la fois j’ai compris que c’était avec elle que je pourrais le mieux m’entendre, compris également pourquoi je ne veux pas m’entendre avec elle : c’est que je crains de retrouver en elle ma propre pensée, plus hardie, si hardie qu’elle m’épouvante. Toutes les inquiétudes, tous les doutes, qui purent m’effleurer parfois, sont devenus chez elle autant de négations effrontées. Non, non, je ne veux pas consentir à les reconnaître. Je ne puis accepter qu’elle parle de son père avec tant d’irrespect ; mais, comme je tentais de lui faire honte : « Avec ça que toi tu le prends au sérieux », m’a-t-elle jeté à la face, si brutalement que je me suis sentie rougir et n’ai su rien lui répondre, ni lui cacher ma confusion. Elle m’a déclaré sitôt ensuite qu’elle ne pouvait admettre le mariage s’il devait conférer au mari des prérogatives ; que, pour sa part, elle n’accepterait jamais de s’y soumettre, qu’elle était bien résolue à faire, de celui dont elle s’éprendrait, son associé, son camarade, et que le plus prudent était encore de ne l’épouser point. Mon exemple l’avertissait, la mettait en garde et, d’autre part, elle ne saurait trop me remercier de l’avoir, par l’instruction que je lui avais donnée, mise à même de nous juger, de vivre d’une vie personnelle et de ne point lier son sort à quelqu’un qui peut-être ne la vaudrait point.

Tandis qu’elle marchait à grands pas dans la pièce, je restais assise, accablée par le cynisme de ses propos. Je l’ai priée de baisser la voix, craignant que son père pût l’entendre, mais elle alors :

— Eh bien ! quand il nous entendrait… Tout ce que je te dis, je suis prête à le lui redire ; tu peux même le lui redire toi-même. Redis-le-lui. Oui ; c’est ça, redis-le-lui.

Il me parut qu’elle ne se possédait plus ; je la quittai. Tout ceci se passait il y a quelques heures à peine…

20 juillet.

Oui, ceci se passait hier, avant le dîner. Et sans doute Geneviève a-t-elle été sensible à la tristesse que, durant le repas, je ne parvenais pas à cacher. Elle est venue me retrouver dans la soirée. Elle s’est jetée dans mes bras comme une enfant ; elle me caressait le visage et m’embrassait comme elle faisait jadis, et si tendrement que je n’ai pu retenir mes larmes.

— Ma petite maman, je t’ai fait du chagrin, — m’a-t-elle dit. — Il ne faut pas trop m’en vouloir ; mais, vois-tu, avec toi, je ne puis pas, je ne veux pas mentir. Je sais que tu peux me comprendre, et moi je te comprends beaucoup mieux que tu ne voudrais. Il faut que je te parle davantage. Il y a des choses, vois-tu, que tu m’as appris à penser et que tu n’oses pas penser toi-même ; des choses auxquelles tu crois que tu crois encore et auxquelles, moi, je sais que je ne crois plus du tout.

Je me taisais, n’osant lui demander quelles étaient ces choses ; et brusquement, elle m’a demandé si c’était à cause d’elle et de Gustave que j’étais restée fidèle à leur père ? « car je n’ai jamais douté que tu ne lui sois restée fidèle », a-t-elle ajouté en me considérant fixement, comme on regarde un enfant qu’on chapitre. Si monstrueux que me parût ce retournement de nos rôles, j’ai protesté que l’idée de tromper mon mari n’avait jamais effleuré ma pensée ; elle me dit alors qu’elle savait très bien que j’avais aimé Bourgweilsdorf.

— Il se peut, mais je n’en ai moi-même rien su, — ai-je riposté sèchement.

Mais elle :

— Tu pouvais ne pas te l’avouer, mais lui s’en doutait bien, j’en suis sûre.

Je m’étais levée pour m’écarter d’elle, prête à quitter la pièce si elle continuait de me parler ainsi, en tout cas décidée à ne plus lui répondre. Il y eut un assez long silence et je me suis assise, ou plutôt laissée tomber dans un autre fauteuil, car je me sentais à bout de forces. Aussitôt elle s’est précipitée de nouveau dans mes bras, s’est assise sur mes genoux, et, plus caressante que jamais :

— Mais, maman, comprends bien que je ne te blâme pas.

Et comme je sursautais à ces mots, elle m’a pris les deux bras pour m’immobiliser, en riant, comme pour atténuer par un ton de gaminerie l’intolérable inconvenance de ses paroles.

— Je voudrais seulement savoir s’il y a eu de ta part un sacrifice ?

Elle était redevenue très sérieuse ; quant à moi je faisais effort pour garder un visage impassible ; elle a compris que je ne lui répondrais point et a repris :

— Quel beau roman je pourrais écrire sous ta dictée ! Ça s’appellerait : Les Devoirs d’une Mère ou le Sacrifice inutile.

Et comme je ne disais toujours rien, elle a commencé à remuer la tête de droite et de gauche en manière de lente dénégation :

— Ce n’est pas parce que tu t’es faite l’esclave de ton devoir… — puis elle s’est reprise : — d’un devoir imaginaire… Non, non, tu sens bien que je ne puis pas t’en être reconnaissante. Non, ne proteste pas. Je crois que je ne pourrais plus t’aimer si je me sentais ton obligée, si je sentais que tu me crois ton obligée. Ta vertu est à toi ; je ne supporte pas de me sentir engagée par elle. — Puis changeant de ton brusquement :

— Maintenant dis-moi vite n’importe quoi pour que tout à l’heure, quand je serai seule dans ma chambre, je ne sois pas furieuse de t’avoir dit tout cela.

Je me sentais mortellement triste et n’ai pu que l’embrasser sur le front.

Je n’ai pas dormi cette nuit. Les phrases de Geneviève retentissent dans le vide affreux de mon cœur. Ah ! je n’aurais pas dû la laisser parler. Car à présent je ne sais plus si c’est elle qui parle, ou moi-même. Cette voix que j’ai laissée s’élever, voudra-t-elle jamais plus se taire ? Si je ne suis pas plus effrayée, c’est que ma lâcheté me rassure. Ma pensée se révolte en vain ; malgré moi je reste soumise. Je cherche en vain ce que j’aurais pu faire de plus, ce que j’aurais pu faire d’autre dans la vie ; malgré moi je reste attachée à Robert, à mes enfants qui sont les enfants de Robert. Je cherche où fuir, mais je sais bien que cette liberté que je souhaite, si je l’avais je ne saurais qu’en faire. Et j’entends comme un glas ces mots que Geneviève me disait un jour en riant :

— Tu auras beau faire, ma pauvre maman, tu ne seras jamais qu’une honnête femme.

22 juillet.

J’écrirai mes pensées sans suite…

Le respect de mes enfants me retenait, et j’aimais à m’appuyer contre ; ce soutien, Geneviève me l’enlève. Je n’ai même plus cela pour m’aider. C’est contre moi seule à présent que je me débats ; ce n’est que de ma propre vertu que je me sens irrémédiablement prisonnière.

Et si encore Robert me fournissait quelques griefs ! mais non ; ces défauts dont je souffre et que j’ai pris en haine, ce n’est pas contre moi qu’il les tourne et je ne puis lui reprocher que son être ; du reste aucun autre amour ne m’entraîne, et je ne songe pas à le trahir, du moins pas autrement qu’en m’en allant. Ah ! je voudrais seulement le quitter…

Si encore il était infirme ! S’il ne pouvait se passer de moi !

Ce n’est pas avant quarante ans que je puis renoncer à vivre. Dieu ne m’accordera-t-il point d’autres devoirs que ce mortel effacement et une résignation misérable ?

Quel conseil espérer ? et de qui ? Mes parents sont dans l’admiration de Robert et me croient parfaitement heureuse. Pourquoi les détromper ? Qu’espérer d’eux, sinon de la pitié peut-être, dont je n’ai que faire ?

L’abbé Bredel est trop âgé pour me comprendre. Et que me dirait-il de plus que ce qu’il me disait à Arcachon, qui ne fit qu’augmenter ma détresse : m’ingénier à cacher aux enfants la médiocrité de leur père. Comme si… Mais je ne veux point lui parler de la conversation que je viens d’avoir avec Geneviève ; ceci ne ferait que l’enfoncer dans l’opinion qu’il a d’elle, qui n’est pas bonne ; et je sais bien qu’aux premiers mots qu’il m’en dirait, je prendrais le parti de Geneviève. Quant à elle, jamais elle n’a pu supporter l’abbé, et tout ce que je puis obtenir, c’est qu’elle ne lui dise pas d’insolences.

Marchant ?… Avec lui, certes oui, je pourrais m’entendre. Je ne m’entendrais que trop bien. C’est pour cela que je me tais. Et puis je ne me pardonnerais pas de troubler le bonheur d’Yvonne. Je suis trop son amie pour ne pas tout lui cacher.

Mais tandis que j’écris ceci, une idée surgit soudain en moi. Elle est peut-être absurde, mais je la sens impérieuse : la personne à qui je dois parler de Robert, c’est Robert lui-même. Ma résolution est prise : je lui parlerai dès ce soir.

23 juillet.

Hier soir je m’apprêtais à passer dans la chambre de Robert pour cette explication que je m’étais promis d’avoir avec lui, lorsque papa s’est fait annoncer. Il lui est si peu habituel de venir à cette heure tardive que je me suis d’abord écriée :

— Maman n’est pas souffrante ?

— Ta maman va parfaitement.

Et, tandis qu’il me pressait dans ses bras :

— C’est toi, mon petit, qui ne vas pas. Ta, ta ta, ne proteste pas. Voilà déjà longtemps que je sens qu’il y a quelque chose qui cloche… Ma petite Éveline, je ne peux pas supporter de te sentir malheureuse.

J’ai commencé par dire :

— Mais, papa, tout va très bien. Qu’est-ce qui te fait croire ?…

J’ai dû m’interrompre, car il m’avait posé ses deux mains sur les épaules et me regardait si fixement que j’ai senti que je me décontenançais.

— Ces pauvres yeux battus en disent long. Voyons, ma petite fille… ma petite Éveline, pourquoi te caches-tu de moi ? Robert te trompe ?

Cette question était si inattendue que je m’écriai bêtement, comme malgré moi :

— Ah ! plût au Ciel !…

— Mais… alors c’est sérieux. Voyons, parle : qu’est-ce qu’il y a ?

Il était si pressant que je n’ai plus pu me retenir.

— Non, Robert ne me trompe pas, — lui ai-je dit. — Je n’ai rien à lui reprocher ; et c’est précisément ce qui me désespère.

Et comme je voyais qu’il ne comprenait pas.

— Tu te souviens, quand, dans les premiers temps, tu t’opposais à mon mariage, je te demandais alors ce que tu reprochais à Robert, et je m’indignais quand tu ne trouvais rien à me dire. Pourquoi ne me répondais-tu pas ?

— Mais, ma petite enfant, je ne sais plus. Il y a si longtemps… Oui, j’ai d’abord méjugé Robert. Ses façons ne me plaisaient pas. Heureusement j’ai assez vite compris que je me trompais…

— Hélas ! papa, c’est alors que tu le jugeais bien. Ensuite tu as cru que tu te trompais parce que j’étais heureuse avec lui. Mais cela n’a pas duré. J’ai compris à mon tour… Non, tu ne te trompais pas. J’aurais dû t’écouter alors, comme je faisais quand j’étais une petite fille bien sage.

Il est resté longtemps, hochant la tête, comme accablé. Il murmurait :

— Mon pauvre petit… Mon pauvre petit si tendrement que je me désolais de lui causer tant de peine. Mais il fallait aller jusqu’au bout. J’ai fait appel à tout mon courage et j’ai dit :

— Je veux le quitter.

Il a eu un sursaut de tout le corps et a fait : « Hé là ! Hé là ! » sur un ton tellement bizarre que j’aurais ri si j’en avais eu le cœur. Puis il m’a prise près de lui sur le canapé où il était assis et, tout en me caressant les cheveux :

— C’est ton abbé qui en ferait une drôle de tête, si tu faisais cette bêtise-là. Tu lui as parlé de tout ça ?

Je fis signe que oui, puis dus lui avouer que je ne m’entendais plus avec l’abbé aussi bien que par le passé, ce qui le fit sourire et me regarder d’un petit air gouailleur. L’idée de cette victoire indirecte sur quelqu’un qu’il avait toujours eu en grippe semblait l’amuser beaucoup.

— Tiens ! tiens… Mais changeant de ton : — Ma chère enfant, parlons sérieusement, c’est-à-dire pratiquement.

Alors il m’expliqua que si je quittais le foyer conjugal, je mettrais de mon côté tous les torts.

— On ne comprend d’ordinaire le prix d’une bonne réputation qu’après qu’on l’a perdue. Ma petite Éveline a toujours été un peu chimérique. Où irais-tu ? Que ferais-tu ? Non, non ; c’est avec Robert que tu dois continuer à vivre. Somme toute ce n’est pas un méchant garçon. Si tu tâchais de t’expliquer avec lui, il comprendrait peut-être…

— Il ne comprendra pas ; mais je lui parlerai tout de même, et cela ne fera que resserrer le nœud coulant.

Alors il a repris disant qu’il ne fallait pas chercher à s’en échapper mais « à établir un modus vivendi » et à « chercher un tempérament ». Il use volontiers des mots qui lui en imposent un peu, comme pour se prouver à lui-même qu’ils ne lui font pas peur. Puis, sans doute dans l’espoir de me consoler, il s’est mis à me parler de ma mère et à me raconter comment lui non plus n’avait pas trouvé dans le mariage tout ce qu’il en avait attendu. Il ne s’en était encore jamais ouvert à personne, m’a-t-il dit, aussi paraissait-il extraordinairement soulagé de pouvoir enfin y aller et s’en donnait-il à cœur joie. Je ne me sentais point le courage de l’interrompre, mais j’étais indiciblement gênée par ses confidences, aussi gênée que dans mon atroce conversation avec Geneviève. Je pense que, d’une génération à l’autre, il n’est pas trop bon que ces communications s’établissent, qui violentent chez l’un des deux une pudeur qu’il vaut sans doute mieux respecter.

Il y avait encore une autre raison à ma gêne, dont il m’est désagréable de parler car j’aime trop papa pour ne pas souffrir d’avoir à le juger et je voudrais ne jamais le trouver en faute, une raison sur laquelle je me tairais si je ne me devais ici d’être sincère. Lorsque papa en vint à me raconter ses ambitions de jeunesse et tout ce qu’il estimait qu’il eût pu faire s’il se fût senti mieux compris et plus secondé par maman, je ne pouvais me retenir de penser qu’il n’eût tenu qu’à lui d’obtenir de lui davantage et que, s’il n’avait pas su tirer meilleur parti de son intelligence et de ses dons, il ne lui déplaisait pas d’en croire maman responsable. Je ne doute pas qu’il n’ait souffert de l’esprit uniquement pratique et borné de maman, mais je crois qu’il aime assez pouvoir dire : « Ta mère ne veut pas… Ta mère n’est pas d’avis que… » et à se reposer là-dessus.

Il m’a dit ensuite qu’il ne connaissait pas de ménage dont l’union fût si parfaite que l’un des deux époux n’ait pu souhaiter parfois ne s’être jamais engagé. Je n’ai pas protesté car papa n’aime pas beaucoup qu’on le contredise, mais je ne puis admettre cela qui me fait l’effet d’un blasphème.

Notre conversation s’est prolongée fort avant dans la nuit. Papa en a été, je crois, très réconforté et n’a pas compris qu’il me laissait plus désespérée que jamais.

24 juillet.

Un nœud coulant… Et tout effort pour m’en dégager le resserre… La grande explication avec Robert a eu lieu. J’ai joué ma dernière carte et perdu la partie. Ah ! j’aurais dû fuir sans rien dire, ni à papa, ni à personne. Je ne peux plus. Je suis vaincue.

J’ai trouvé Robert étendu sur sa chaise longue, car il commence à quitter son lit depuis quelques jours.

— Je venais voir si tu n’avais besoin de rien, — lui ai-je dit, cherchant quelque entrée en matière.

De sa voix la plus angélique :

— Non merci, chère amie. Ce soir je me sens vraiment mieux et commence à croire que la mort ne veut pas encore de moi.

Puis, comme il ne manque pas une occasion de marquer sa générosité, sa délicatesse et sa grandeur d’âme :

— Je t’ai donné bien du souci. Je voudrais être sûr que je mérite tous les soins qu’on m’a prodigués.

Je m’efforçais de le regarder avec indifférence :

— Robert, je voudrais avoir avec toi une conversation sérieuse.

— Tu sais, mon amie, que je ne me refuse jamais à parler sérieusement. Quand on a vu la mort d’aussi près que je l’ai vue ces jours derniers, on est tout naturellement porté aux pensées graves.

Mais brusquement je cessai de comprendre de quoi je me plaignais et ce que j’étais venue dire. Ou plus exactement : ce dont j’avais à me plaindre me parut tout à coup parfaitement informulable. Surtout je ne savais comment, par quelle phrase, par quelle question commencer ; pourtant j’étais fermement résolue à engager la lutte et me redisais, jusqu’à l’affolement : « Tu ne le feras jamais si tu ne le fais pas maintenant. » De sorte qu’il me parut qu’il n’importait peut-être pas beaucoup par quelle phrase ouvrir l’attaque et que le mieux était de se fier à une sorte d’inspiration qui ne manquerait pas de me secourir sitôt ensuite. Alors, comme un plongeur qui se lance les yeux fermés dans le gouffre :

— Je voudrais, Robert, que tu me dises, si tu t’en souviens encore, pour quelles raisons tu m’as épousée.

Certainement il s’attendait si peu à une question de ce genre qu’il en parut un instant tout étonné. Un instant seulement, car Robert, en quelque situation que les événements le mettent, est toujours extraordinairement prompt et habile à se ressaisir. Il me rappelle ces marionnettes à tête légère qui d’elles-mêmes se redressent toujours sur leurs pieds. Tout en me regardant pour tâcher de comprendre quelle intention cachaient mes propos et pour doser sans doute sa défense :

— Comment peux-tu parler ici de raisons, quand il s’agit de sentiments ?

Robert sait s’y prendre de manière à dominer toujours un adversaire. Quoi qu’on fasse, le point de vue où il se place semble aussitôt le plus élevé. Je sentis que j’allais, comme aux échecs, perdre l’avantage de l’attaque. Mieux valait l’amener de nouveau à se défendre :

— Je t’en prie, tâche de me parler simplement.

Il protesta tout aussitôt :

— On ne peut pas parler plus simplement que je fais.

C’était vrai, et je sentis aussitôt l’imprudence de ma phrase. Elle contenait un vieux reproche qui certes avait eu le temps de grossir dans mon cœur ; mais, pour une fois, ce reproche était immotivé.

— Oui, ceci, tu me le dis simplement. Mais le plus souvent ta grandiloquence m’accable, et tu te réfugies dans des régions sublimes où tu sais que je ne pourrai pas te suivre.

— Il me semble, chère amie, — dit-il en souriant affablement et de son ton le plus suave, — que, pour l’instant, c’est toi qui ne parles pas simplement. Voyons, dis-moi tout net : tu as quelque chose à me reprocher. Je t’écoute.

Mais le mode de Robert, cette façon de s’exprimer qui m’était devenue à ce point insupportable, c’est moi qui la prenais à présent, tout comme il m’arrivait quand j’étais plus jeune, par sympathie, de prendre l’accent anglais quand je parlais avec un Anglais, au grand amusement de papa. Est-ce pour la même raison que Robert en s’adressant à moi se trouvait comme forcé de parler simplement, tandis qu’irrésistiblement, en lui parlant, j’adoptais son ton et ses manières ? Je m’enferrais de plus en plus.

— Comme je me sentirais soulagée si je pouvais te reprocher quelque chose de précis, — hasardai-je. — Mais non ; je ne sais que trop que tu ne te mets jamais dans ton tort, comme je viens déjà de m’y mettre moi-même sitôt que j’ai cherché à m’expliquer avec toi. Et pourtant je t’assure que je ne cède à aucun mouvement irréfléchi. Cette conversation que je me promets depuis longtemps d’avoir avec toi et que je remets de jour en jour…

Je ne pus achever ; ma phrase était déjà trop longue. Je repris d’une voix si basse que je m’étonnai qu’il pût m’entendre :

— Écoute, Robert. Simplement, je ne puis plus vivre avec toi.

Pour trouver la force de parler ainsi, fût-ce à voix basse, j’avais dû cesser de le regarder. Mais, comme il se taisait, je relevai les yeux sur lui. Il me parut qu’il avait pâli.

— Si je te demande à mon tour quelles raisons tu aurais de me quitter, dit-il — enfin, — tu serais à présent en droit de me répondre toi aussi que c’est une affaire non de raisons, mais de sentiments.

— Tu vois bien que je ne te le dis pas, — repris-je. Mais lui :

— Éveline, dois-je comprendre que tu ne m’aimes plus ?

Sa voix tremblait, juste assez pour me laisser douter si son émotion était feinte ou sincère. J’ai fait un grand effort et, péniblement :

— Celui que j’ai passionnément aimé était très différent de celui que j’ai lentement découvert que tu étais.

Il haussa les sourcils et les épaules.

— Si tu parles par énigmes, je ne…

Je repris :

— J’ai peu à peu découvert que tu étais très différent de celui que je croyais d’abord, de celui que j’avais aimé.

Alors il se passa quelque chose d’extraordinaire : je le vis brusquement prendre sa tête dans ses mains et éclater en sanglots. Il ne pouvait plus être question de feinte ; c’étaient de vrais sanglots qui lui secouaient tout le corps, de vraies larmes que je voyais mouiller ses doigts et couler sur ses joues, tandis qu’il répétait vingt fois d’une voix démente :

— Ma femme ne m’aime plus ! Ma femme ne m’aime plus !…

J’étais loin de m’attendre à cette explosion. Je restais atterrée, sans plus savoir quoi dire, non point beaucoup émue moi-même, car évidemment je n’aime plus Robert ; indignée plutôt de le voir recourir à des armes qui ne me paraissaient pas loyales, en tout cas fort gênée de me sentir la cause d’un chagrin véritable et devant lequel mes griefs n’avaient plus qu’à battre en retraite. Pour consoler Robert il m’eût fallu recourir à des protestations mensongères. Je m’approchai de lui et posai ma main sur son front qu’il releva tout aussitôt.

— Mais pourquoi donc alors est-ce que je t’aurais épousée ? Est-ce à cause de ton nom ? de ta fortune ? de la situation de tes parents ? Dis ! Dis ! Mais parle un peu pour que je comprenne. Tu sais bien que… que je…

Il semblait à présent si naturel, si parfaitement sincère que je m’attendais à entendre : « que j’aurais pu trouver beaucoup mieux. » Mais ce fut : « que c’est parce que je t’aimais » qui sortit ; puis, d’une voix de nouveau coupée de sanglots :

— … Et parce que je croyais… que… tu m’aimais.

J’étais presque scandalisée de mon indifférence. Si sincère que l’émotion de Robert pût être à présent, le déploiement de cette émotion me glaçait.

— Je pensais que cette explication ne serait pénible que pour moi, — commençai-je ; mais il m’interrompit :

— Tu dis que je ne suis pas celui que tu avais cru. Mais alors toi non plus tu n’es pas celle que je croyais. Comment veux-tu que l’on sache jamais si l’on est bien celui que l’on doit être ?

Puis, selon son habitude de s’emparer de la pensée d’autrui pour la plier à son usage (ce qu’il fait, je crois bien, le plus inconsciemment du monde) :

— Mais aucun de nous, ma pauvre amie, aucun de nous ne se maintient constamment à la hauteur de ce qu’il voudrait être. Tout le drame de notre vie morale est là, précisément… Je ne sais si tu saisis ?… (Cette phrase-tic vient immanquablement lorsqu’il commence à changer de sujet et qu’il sent que l’interlocuteur s’en rend compte)… Il n’y a que les êtres sans idéal qui…

— Mon ami, mon ami, — fis-je doucement avec un geste de la main pour l’interrompre, sachant bien que sur ce terrain doctrinal une fois lancé, il ne s’arrêterait pas de lui-même. Mon interruption le fit un peu dévier.

— Comme si, dans la vie, on n’était pas forcé d’en rabattre… C’est-à-dire qu’on se voit forcé de ramener son idéal à portée de prise. Mais toi, tu as toujours été une chimérique.

Allons ! cela doit être vrai, puisque papa, hier, le disait aussi. Je ne pus que sourire tristement. Alors Robert, par un bondissement naturel, regagnant ces régions supérieures d’où ma plainte égoïste avait eu l’impertinence de l’arracher :

— Tu touches d’ailleurs là, chère amie, à un problème du plus haut intérêt, qui est celui même de l’expression. Oui, vois-tu, il s’agit de savoir si, dans l’expression, l’émotion s’épuise, ou, tout au contraire, si elle y prend conscience d’elle-même, et pour ainsi dire s’y crée. On en vient à douter, en effet, si rien existe vraiment en dehors de son apparence et si… Je vais t’expliquer ; tu vas tout de suite comprendre.

Cette dernière phrase vient à la rescousse chaque fois qu’il commence à s’embrouiller. Elle m’exaspère entre toutes.

— J’ai fort bien compris, — interrompis-je. — Tu veux dire que, ces beaux sentiments que tu exprimes, je serais folle de m’inquiéter si tu les éprouves véritablement.

Son regard se chargea soudain d’une sorte de haine.

— Ah ! par exemple, il y a plaisir à être compris par toi, — s’écria-t-il d’une voix presque stridente. — Alors c’est tout ce que tu retiens de notre conversation ? Je me laisse aller à te parler avec plus de confiance et d’abandon que je n’ai fait à personne ; je m’humilie devant toi ; je sanglote devant toi. Mes larmes ne t’émeuvent pas le moins du monde ; tu interprètes mes paroles et, sur un ton glacé, tu m’invites à conclure que tout le sentiment est de ton côté, et que tout mon amour pour toi n’est que…

Les sanglots de nouveau l’arrêtèrent un instant. Je me levai, n’ayant plus qu’une idée : celle de mettre fin à un entretien que j’avais su diriger si mal, qui tournait à ma déconvenue et où je ne parvenais qu’à me donner l’apparence de tous les torts. Comme je posais ma main sur son bras pour lui dire adieu, il se retourna brusquement et, dans un élan subit :

— Eh bien, non ! non ! Ce n’est pas vrai. Tu t’es trompée. Si tu m’aimais encore un peu, tu comprendrais que je ne suis qu’un pauvre être, qui se débat, comme tous les êtres, et qui cherche, comme il peut, à devenir un peu meilleur qu’il n’est.

Il trouvait enfin les paroles les mieux faites pour me toucher. Je me penchai vers lui pour l’embrasser, mais il me repoussa presque brutalement :

— Non, non. Laisse-moi. Je ne puis plus voir, plus sentir qu’une chose : c’est que tu as cessé de m’aimer.

Sur ces paroles je le quittai, le cœur alourdi d’une autre tristesse, d’une tristesse qui faisait face à la sienne et que la sienne venait de me révéler : il m’aime encore, hélas ! Je ne puis donc pas le quitter…

## ÉPILOGUE

… 1916.

Je m’étais promis de ne plus rien écrire dans ce cahier… Bien peu de temps après l’explication avec Robert que j’y raconte, les graves événements qui bouleversèrent l’Europe sont venus balayer nos préoccupations personnelles. Je voudrais retrouver les convictions de mon enfance pour pouvoir prier de tout mon cœur : Mon Dieu ! protégez la France ! Mais je pense que les chrétiens d’Allemagne prient de même le même Dieu pour leur pays, malgré tout ce que l’on nous rapporte d’eux qui tende à nous les faire considérer comme des barbares. C’est dans la valeur de chacun de nous, de nous tous tant que nous sommes, que la France doit trouver sa protection, sa défense ; et j’ai pu croire d’abord que Robert l’avait profondément compris. Je l’ai vu se désoler d’être arrêté par sa convalescence ; puis, quelques mois après, consulter Marchant sur la manière d’obtenir le certificat médical qui lui permît de s’engager. Pourquoi m’a-t-il fallu apprendre ensuite que sa classe allait être appelée, qu’il courait le risque d’être versé de l’armée auxiliaire dans l’armée active, et qu’en devançant l’appel, il restait libre de choisir son affectation ; ce qu’il fit avec la précaution la plus grande, et en usant de toutes les protections. Pourquoi redire ici tout cela ? Je voudrais ne parler que de la scène atroce que je viens d’avoir avec lui et qui va décider de ma conduite. Mais comment l’expliquer si je ne parle d’abord du nouveau conseil de révision qu’il dut passer et où il trouva le moyen de se faire réformer comme atteint de « céphalée chronique à la suite de traumatisme » ; c’est alors que j’ai voulu partir pour un des hôpitaux du front, où j’étais assurée que l’on accepterait mes services ; mais il fallait l’autorisation de Robert. Il me l’a refusée brutalement, avec des paroles très dures, disant que je ne faisais cela que pour le mortifier, lui faire la leçon, lui faire honte… J’ai dû céder, attendre, et me contenter de Lariboisière, où souvent je passais la nuit, de sorte que je ne le voyais plus que très peu. Je fus stupéfaite, un matin, de le retrouver en costume militaire. Il venait, grâce à sa connaissance de l’anglais, de se faire accepter par un comité de secours américain, ce qui lui permettait de revêtir un uniforme, bien que ne faisant plus partie de l’armée, et de prendre un air martial. Mais le pauvre n’eut guère de chance : ses déclarations patriotiques lui valurent bientôt d’être désigné pour Verdun. Comme il ne pouvait décemment se dérober, il « crut devoir » prendre la chose crânement, si bien qu’il reçut au bout de peu de temps la croix de guerre, à la grande admiration de Gustave, de mes parents et de quantité d’amis qui s’extasièrent. À Verdun même, où il m’appela à l’aller voir, il trouvait moyen de faire figure de héros. Je crois qu’il n’attendait que cette décoration pour se faire renvoyer dans ses foyers, ce qui, avec les protections dont il dispose, ne lui fut pas trop difficile. Comme je m’étonnais de ce retour subit, qui ne concordait guère avec les belles déclarations de constance que je lui entendais faire, il y a peu de temps, à Verdun même, il m’expliqua qu’il savait de source certaine que la guerre était tout près de finir, et qu’il sentait qu’il pourrait à présent être plus utile à Paris même où le moral lui paraissait moins bon que sur le front.

Il y a deux jours de cela… Je ne lui ai pourtant fait aucun reproche. Depuis notre pénible explication j’accepte tout de lui sans rien dire. Ce ne sont point tant ses actes que je méprise, ce sont les raisons qu’il en donne. Peut-être a-t-il lu ce mépris dans mes yeux. Il s’est tout à coup rebiffé. Sa décoration ne lui permet plus de douter de l’authenticité de ses vertus et tout à la fois l’en fait quitte. Moi qui n’ai pas la croix de guerre, j’ai besoin de la vertu même, pour elle-même et non pour l’approbation qu’elle nous vaut. La « chimérique » que je suis a besoin de réalité… Après s’être naïvement félicité de s’être tiré de la guerre à bon compte, et comme je ne pouvais réprimer un sourire :

— Avec ça que tu n’aurais pas fait comme moi ! — s’est-il écrié tout à coup.

Non, Robert, ceci je ne te permets pas de le dire : je ne te permets surtout pas de le penser. Je n’ai rien répondu, mais tout aussitôt ma résolution a été prise. J’ai pu revoir Marchant le soir même et convenir de tout avec lui. Il a bien voulu faire pour moi les démarches nécessaires. Demain je pars sans bruit pour Châtellerault. Dans cet hôpital de l’arrière, aux yeux de tous je paraîtrai parfaitement à l’abri. C’est ce que je souhaite. Geneviève seule sait à quoi s’en tenir. Comment a-t-elle pu se rendre compte du genre de malades que l’on soigne là-bas ? Je ne sais… Elle m’a suppliée de la laisser m’accompagner et prendre du service à mes côtés. Mais je ne puis supporter qu’à son âge elle s’expose ainsi ; elle a toute sa vie devant elle. « Non, Geneviève, là où je vais tu ne peux pas, tu ne dois pas me suivre », lui ai-je dit en l’embrassant très tendrement comme pour un adieu. Ma chère Geneviève non plus ne peut se satisfaire de l’apparence. Je l’aime bien. C’est pour elle que j’écris ici. C’est à elle que je lègue ce cahier si je dois ne pas revenir…